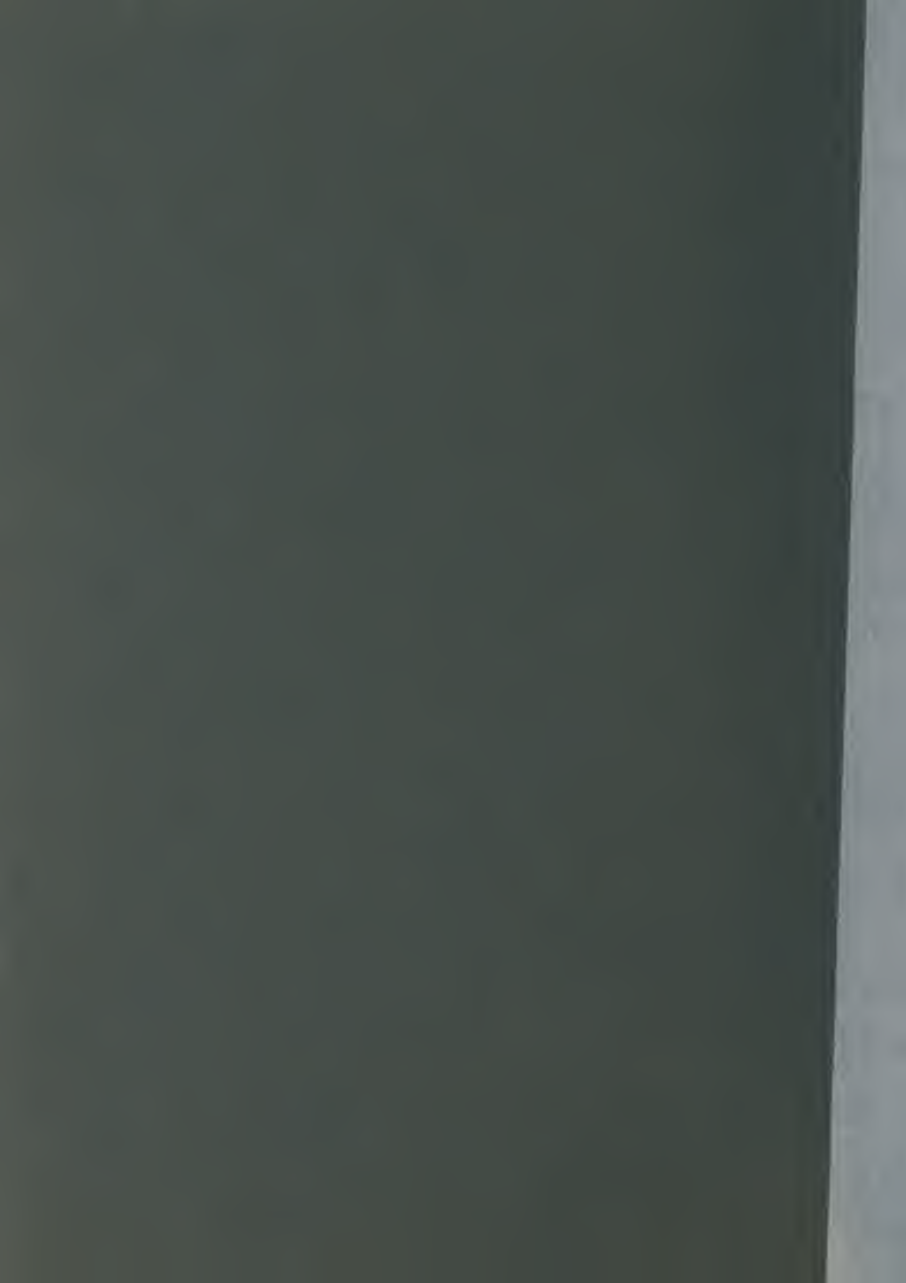


Lemaître, Jules  
Mariage blanc

PQ  
2337  
L3M3



JULES LEMAITRE

---

# MARIAGE BLANC

DRAME EN TROIS ACTES



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

---

1891







# MARIAGE BLANC

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, le 20 mars 1891,  
à la COMÉDIE-FRANÇAISE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

RÉVOLTÉE, pièce en quatre actes. . . . . vol.  
LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en quatre actes . . . —

---

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9426-4-91.



# MARIAGE BLANC

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

JULES LEMAITRE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—  
1891

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.



PQ  
2337  
L3M3

A MON AMIE

MADAME LA COMTESSE J. DE LOYNES,

J. L.



## AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

---

*Le texte de la présente édition est conforme au manuscrit qui a été reçu par la Comédie-Française. Les passages en italiques ont été supprimés à la représentation. Les raccords sont indiqués au bas des pages.*

## PERSONNAGES

---

JACQUES DE TIÈVRE. . . . .	MM. FEBVRE.
LE DOCTEUR DOLIVEUX. . . . .	LAROCHE.
SIMONE. . . . .	M <sup>mes</sup> REICHENBERG.
MARTHE. . . . .	MARSY.
MADAME AUBERT. . . . .	PIERSON.

---

La scène est à Menton, de nos jours.

---

# MARIAGE BLANC

---

## ACTE PREMIER

---

A Menton, près de la villa habitée par madame Aubert, dans un endroit abrité, d'où l'on découvre la mer. — Bancs et chaises. — A droite, une rangée de tamaris.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SIMONE, MARTHE, MADAME AUBERT.

Elles sont assises. Simone et madame Aubert travaillent à de petits ouvrages de femme. Il fait du soleil.

MADAME AUBERT.

Tu es bien, Simone ?

SIMONE.

Oui, maman.

MADAME AUBERT.

Tu as bien chaud ?

SIMONE.

Oui, maman.

MADAME AUBERT.

Tu n'as pas froid ?

SIMONE.

Dame, non ! puisque j'ai bien chaud.

MADAME AUBERT.

Marthe, remonte-lui sa couverture. (Marthe obéit.) Là !...

SIMONE.

Merci, petite sœur. Oh ! je suis bien, très bien. Depuis un mois que nous sommes à Menton, je ne me suis jamais sentie aussi bien qu'aujourd'hui... Ce ciel si doux, si bleu !... Et la mer !... Et puis il y a de la musique dans l'air. Entends-tu, Marthe ?

MARTHE.

Je n'entends rien du tout.

SIMONE.

C'est presque imperceptible. Mais moi, j'entends. C'est la musique du Casino. Et cette odeur d'orangers, sentez-vous ?

MARTHE.

Pas plus que je n'entends ta musique, ma petite Simone.

SIMONE.

Il faut croire que j'ai des sens plus déliés que les vôtres... C'est bien juste, après tout. Ce sont mes petites compensations.

Un silence.



MADAME AUBERT.

Marthe !

MARTHE.

Maman ?

MADAME AUBERT.

Le soleil tourne. Ouvre ton ombrelle, mon enfant, et assieds-toi plus près de ta sœur, pour l'abriter. (Marthe obéit.) C'est cela.

SIMONE, à Marthe.

Comme je te donne du mal !

MARTHE.

Ne fais pas attention, ça m'occupe. Je me demande ce que je ferais de mes journées, si je ne t'avais pas. (Un silence.)... Alors, maman, c'est décidé, je n'irai pas ce soir au bal du Casino ?

MADAME AUBERT.

Tu sais bien, mon enfant, que nous ne connaissons personne qui puisse t'y conduire, et que ta sœur n'est pas encore tout à fait assez bien pour que je la quitte toute une soirée.

SIMONE.

Pauvre Marthe ! si tu ne m'avais pas, tu irais au bal ce soir.

MARTHE.

Mais ce n'est pas ta faute, c'est celle de maman ; veux-tu bien te taire ? (Elle se lève et embrasse Simone. Se rasseyant et regardant au loin, vers la droite.) Tiens, j'aperçois le docteur Doliveux avec notre voisin, M. de Tièvre. Je crois qu'ils viennent de notre côté.

SIMONE.

Tant micux ! Je l'aime beaucoup, moi, mon docteur. Il est doux, il est grave, il sait dire des choses qui font du bien, et il n'a pas l'air de faire un métier... Je sais bien, moi ! J'en ai tant vu, des médecins, depuis que je suis au monde ! Ils ont toujours été gentils pour moi... Mais celui-là !...

MARTHE, à madame Aubert.

Est-ce que tu sais, maman, pourquoi M. de Tièvre est venu se réfugier ici ? Car il n'est pas malade du tout, et c'est par goût qu'il habite la villa la plus reculée et la plus solitaire de Menton. Il ne voit absolument personne que le docteur, qui est, paraît-il, un des plus vieux amis de son père. Notez qu'il n'est pas allé une seule fois à Monte-Carlo. Et cela est d'autant plus singulier que M. de Tièvre était, à ce qu'on dit, très répandu et très connu à Paris dans le monde qui fait la fête.

MADAME AUBERT.

Comment dis-tu cela ?

MARTHE.

Comme ça se dit, maman. Enfin il paraît que M. de Tièvre a eu beaucoup d'aventures...

MADAME AUBERT.

Quelles aventures ?

MARTHE, hypocritement.

Je ne sais pas, maman ; je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit. Mais, c'est égal, c'est bizarre cette réclusion

subite après une vie pareille. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dessous ?

MADAME AUBERT.

Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? M. de Tièvre est un homme bien élevé ; à force de nous rencontrer à la promenade, il a pris l'habitude de nous saluer et d'échanger avec nous quelques phrases. Il parle fort convenablement du temps qu'il fait. Mais j'avoue que son secret, s'il en a un, m'intéresse peu. Nous avons assez d'autres soucis, ma pauvre enfant.

SIMONE, qui avait paru s'endormir.

J'ai un peu froid.

## SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES, LE DOCTEUR.

Échange de saluts.

LE DOCTEUR.

Si vous avez froid, mademoiselle Simone, il faut marcher un peu. Je conseille un bon petit tour de promenade, bien doucement, là, sous cette jolie roche toute cuite par le bon soleil.

SIMONE.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR.

Je vous attends ici.

Il arrange le châle de Simone. Madame Aubert et ses deux filles s'éloignent vers la droite.

## SCÈNE III

JACQUES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, suivant Simone des yeux.

Pauvre petite!

JACQUES.

Pourquoi pauvre petite?

LE DOCTEUR.

Dame!... mettez-vous à sa place...

JACQUES.

Si je pouvais!... Je serais exquis, d'abord. Car elle est exquise, cette enfant, et elle doit bien s'en douter un peu. Puis, tout le monde l'aime; on la traite avec une douceur et des précautions infinies comme une créature particulièrement fragile et rare. Elle lit de la tendresse dans les yeux de tous ceux qui l'approchent. et même des étrangers. Elle partira, n'ayant connu des hommes que ce qu'ils ont de plus pur et de meilleur, la sympathie sans désirs et la chaste pitié. La maternité ne la flétrira pas, ni la vieillesse. Elle s'évanouira comme le parfum d'une fleur, et laissera au cœur de tous ceux qui l'auront rencontrée le souvenir d'une petite ombre charmante... C'est une jolie destinée, ça!

LE DOCTEUR.

Mais les étouffements la nuit, les toux atroces de cette petite ombre charmante? Les frissons, puis les sueurs

terribles, les sueurs d'angoisse !... et cette idée qu'elle va mourir bientôt, car elle le sait, ayant vu son père et son frère mourir du même mal... Au reste, je veux bien vous avouer qu'il y a peut-être ici quelqu'un de plus à plaindre que cette petite fille. C'est la mère. Ah ! par exemple, celle-là me paraît avoir connu l'infini de la douleur.

## JACQUES.

La bonne dame est fort tranquille et a l'air de ne rien sentir du tout. Mais ce que vous dites est possible.

## LE DOCTEUR.

Elle a été mariée deux fois, et ses filles ne sont point du même lit, ce qui explique la belle santé de l'aînée. Elle aimait un jeune homme, Aubert, un garçon charmant et même d'assez grand mérite (je l'ai connu), mais à qui on ne voulut pas la marier parce qu'il était de trop petite santé. On la contraignit d'épouser un butor, le père de Marthe, qui la ruina en quelques années et la rendit malheureuse de toutes les façons. Il mourut d'un accident de chasse. L'autre, Aubert, était toujours là, de plus en plus malade. Elle l'épousa, parce qu'il y a des folies qu'on n'évite point. Il lui donna deux enfants, un garçon et une fille. Elle fut pendant quinze ans la garde-malade du père et des enfants. La petite fortune d'Aubert y passa : elle en emploie aujourd'hui les derniers restes à soigner sa fille : quant à Marthe, elle n'a pas un sou de dot et ne peut compter que sur le très modeste héritage d'une grand'mère qu'elle a, je crois, à Lyon... Puis les morts commencèrent... Le mari s'en est allé il y a trois ans ; le fils, l'an dernier à Madère ; la petite Simone va s'en aller à

son tour. La mère le sait, et qu'elle devra veiller celle-là comme les deux autres, la voir étouffer et l'entendre gémir pendant de longues nuits, puis lui fermer les yeux, — ses beaux yeux, — pour toujours, et qu'alors elle restera seule au monde, avec toute son âme dans le passé. C'est pour cela qu'elle a l'air de marcher comme dans un rêve, un bien triste rêve, et qu'elle ne pleure même plus.

JACQUES.

Mais son autre fille ?

LE DOCTEUR.

Je vous ai dit qu'elle l'avait eue d'un homme qu'elle n'aimait pas. Marthe se porte d'autant mieux et s'épanouit d'autant plus qu'on meurt davantage autour d'elle. Ce n'est pas la faute de cette belle fille... Pour moi, je la trouve vraiment un peu trop sacrifiée, et je crois qu'elle le sent. Sa mère l'aimera sans doute, et ce sera le salut de la pauvre femme... mais plus tard. En attendant, vous voyez, mon cher, qu'il y a de par le monde des tristesses encore plus intéressantes que la vôtre.

JACQUES.

Je m'en étais toujours douté ; mais comme la mienne me touche de plus près et que c'est celle que je connais le mieux...

LE DOCTEUR.

Ainsi, vous et Paris, vous et le plaisir, vous et les femmes, c'est fini ? bien fini ?

JACQUES.

Je le crois.



LE DOCTEUR.

Mais, voyons, tâchez de me dire un peu...

JACQUES.

Pourquoi je me suis arrêté à Menton ? Justement parce que c'est un endroit silencieux, une ville à la fois ensoleillée et funèbre, *une ville de mort*. Ce que j'y suis venu faire ? Me reposer, mon cher docteur, car je suis las, horriblement las.

LE DOCTEUR.

Dites éreinté.

JACQUES.

Non ; plus las qu'éreinté, plus fatigué d'âme que de corps... Ne vous moquez pas. Je veux me reposer, vous dis-je, ne plus voir les hommes, vivre le moins possible et, tout en craignant de vivre, chercher tout seul pourquoi je vis. Car le diable m'emporte si je le sais ! Bref, je suis venu faire une retraite.

LE DOCTEUR.

Sérieusement ?

JACQUES.

Sérieusement.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas de mal d'estomac là-dessous ?

JACQUES.

Très peu.

LE DOCTEUR.

Ou quelqu'un de ces mécomptes de la vanité qu'on appelle communément désespoirs d'amour ?

JACQUES.

Non. C'est désespoir de tout, simplement. Oh ! un désespoir tranquille et que je cache poliment au fond de mon cœur quand il ya du monde. Mais il y est. Il y est bien.

LE DOCTEUR.

Vous n'allez pas entreprendre, j'imagine, de m'attendrir sur un garçon qui a cent cinquante mille livres de rentes, qui est libre de ses actions, qui n'est pas bête, qui n'est pas laid, *qui sait d'ailleurs se servir de tous ces avantages et qui a précisément le genre de bonheur que les hommes désirent le plus au monde ?* Je vous avertis que ça ne prendrait pas. J'ai mes malades, *dont quelques mourants*.

JACQUES.

Rassurez-vous, je ne veux pas faire violence à votre cœur. Je vous réponds, voilà tout. Oui, j'ai eu tout de suite, en venant au monde, tout ce qu'on peut souhaiter, ce qui est au bout du rêve de la plupart des hommes. Eh bien ! cela n'est pas amusant du tout, et le rêve de la plupart des hommes est donc d'une étrange ineptie et d'une merveilleuse bassesse. J'ai joui de la vie, hélas ! c'est-à-dire que j'ai employé une vingtaine d'années à boire, à manger, à jouer, à me divertir avec des personnes faciles et à détourner quand je pouvais (et je pouvais souvent) les femmes de mes amis... Je vous jure que c'est assomant.

LE DOCTEUR.

Vous avez mis du temps à vous en apercevoir.



JACQUES.

Qu'importe, si je m'en aperçois et si tout ce passé m'écoeure ? Je m'étais pourtant appliqué à mettre dans cette vie banale, qu'on appelle la vie élégante, et qui est plus plate que celle des manœuvres, un peu d'intelligence, un intérêt de curiosité. Je me piquais de dilettantisme. Je prétendais jouir délicatement de plaisirs forcément grossiers. Plein d'une bienveillance innée pour les femmes, uniquement occupé d'elles, je prétendais les aimer avec choix, varier par de jolies nuances mes aventures de cœur. J'étais en quête de cas sentimentaux, je recherchais les femmes pas trop pareilles aux autres, les filles un peu artistes, les femmes séparées, les déclassées du monde, les dévotes pour qui l'amour a une saveur de péché, les femmes de quarante ans, afin d'avoir le plaisir de les voir jalouses de leurs filles, les femmes maigres qui aiment Wagner, *les femmes de la nouvelle Fiésole*... J'espérais toujours des rencontres et des sensations un peu originales... Ah ! misère ! Toutes les mêmes, je vous dis ! Et toutes, à l'heure qu'il est, me semblent également banales et également méprisables, depuis l'inepte troupeau des professionnelles jusqu'aux honnêtes femmes qui m'immolaient si pudiquement leur honnêteté, les chères anges !...

LE DOCTEUR.

Et vous ?

JACQUES.

Oh ! je me méprise aussi. Un peu moins peut-être, parce que c'est moi... Quand je songe qu'au milieu de toutes ces expériences amoureuses, je n'ai pas trouvé

moyen d'aimer une fois, mais là, pas une seule !... *Et à présent, vous comprenez, je ne puis plus.*

LE DOCTEUR.

Avez-vous été aimé du moins ?

JACQUES, après réflexion.

Je ne sais pas.

LE DOCTEUR.

Enfin, qu'est-ce que vous cherchez ? qu'est-ce que vous demandez ?

JACQUES.

Une raison de vivre.

LE DOCTEUR.

Vivez pour vivre, voilà une bonne raison.

JACQUES.

Mais puisque je n'ai fait que ça jusqu'à présent !  
Et vous voyez où j'en suis.

LE DOCTEUR.

Avez-vous des croyances ?

JACQUES, après réflexion.

Non, aucune.

LE DOCTEUR.

Avez-vous pitié de ceux qui souffrent ?

JACQUES.

Comme tout le monde.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas assez.

JACQUES.

C'est que je n'aime pas à me vanter.

LE DOCTEUR.

Si vous m'avez parlé sérieusement... donnez votre bien aux pauvres.

JACQUES.

Donner de l'argent? Oh! j'en donne. J'en donne même pas mal, mais de loin, sans savoir à qui.

LE DOCTEUR.

Eh bien! faites la connaissance des pauvres.

JACQUES.

Je ne saurais que leur dire. Je n'ai pas l'étoffe d'un saint.

LE DOCTEUR.

Avez-vous celle d'un philanthrope?

JACQUES.

Le mot est si ridicule!

LE DOCTEUR.

Fondez un hôpital. La moitié de votre fortune y suffira.

JACQUES.

Mon cher, je ne vous mentais pas tout à l'heure en vous disant que je me méprisais un peu. Je suis tout à fait incapable de donner aux autres la moitié de ma fortune, voilà la vérité.

LE DOCTEUR.

Tranquillisez-vous, vous n'êtes pas le seul.

JACQUES.

Ça, je le crois.

LE DOCTEUR.

Mais alors, si vous êtes incapable de ce que vous dites, c'est donc que vous tenez encore aux plaisirs et aux avantages que procure l'argent; et si vous y tenez encore, de quoi vous plaignez-vous?

JACQUES.

Eh! je me plains de mes contradictions même *et de mon impuissance*. Je me plains de sentir l'inutilité de ma vie et d'en être dégoûté jusqu'à la nausée, sans avoir le courage de m'en faire une autre. Je me plains d'être lâche. Je ne suis pas intéressant, mais je suis malheureux. Bien vrai! Vous n'êtes pas malheureux, vous?

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas le temps. Mon métier ne me permet pas des angoisses aussi distinguées que les vôtres... J'ai été matérialiste avec allégresse au temps où j'étais étudiant, puis idéaliste, mystique, tout ce que vous voudrez. Maintenant je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est que je vois, du matin au soir, l'humanité par ses côtés douloureux, et cela m'a rendu indulgent. Il y a des souffrances affreuses, abominables, injustifiables. Il est évident que le monde est mal fait. Mais du moins, je suis sûr de ne pas me tromper en cherchant à remédier à ses maux dans la mesure, hélas! infiniment petite où je le puis. Je n'y ai d'ailleurs pas grand mérite, puis-

que je gagne à cela beaucoup d'argent. Seulement, j'ai le plaisir de faire payer les riches pour les pauvres, et c'est encore une manière de réparer le mal de la création. Ainsi je fais le bien sans qu'il m'en coûte un sou. C'est charmant... Et, quand j'ai remué, dix heures par jour, la pourriture des corps, c'est singulier comme je savoure les minutes qui me restent, comme j'oublie tout, comme je jouis du soleil, des fleurs, de la mer, de cette nature qui se moque si bien de nos souffrances, de ce ciel, de cet espace infini où l'apparition de l'humanité n'aura peut-être été qu'un accident sans importance, — accident dont je suis bien content tout de même de n'être pas responsable!

JACQUES.

Vous êtes un sage.

LE DOCTEUR.

Non, mais un homme très occupé. Occupez-vous.

JACQUES.

Je suis si paresseux!

LE DOCTEUR.

Ayez une manie. Entrez une collection.

JACQUES.

Je ne suis plus assez jeune.

LE DOCTEUR.

Alors arrangez-vous de façon à souffrir pour de bon. Aimez.

JACQUES.

J'ai trop joué la comédie de l'amour.

LE DOCTEUR.

Dévouez-vous à quelque chose ou à quelqu'un.

JACQUES.

Mais à qui? mais à quoi? .

LE DOCTEUR.

Cherchez. On trouve toujours.

JACQUES.

C'est que les autres ne m'intéressent pas plus que moi. (Madame Aubert, Marthe et Simone arrivent par la droite.) Voici ces dames... Et puis, vous savez?... je ne suis pas toujours aussi bête que je l'ai été depuis un quart d'heure.

LE DOCTEUR.

Tant pis.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, SIMONE, MARTHE,  
MADAME AUBERT.

MARTHE. En entrant en scène, elle soutient Simone et affecte une grande gaité. A Simone.

Nous arrivons, va! Veux-tu que je te porte? Oh! je pourrais très bien te porter, je suis forte... Veux-tu que j'essaye?

MADAME AUBERT.

Marthe, tu fatigues ta sœur avec ton bruit.

On installe Simone dans un fauteuil d'osier, à gauche. Marthe et madame Aubert s'assoient à droite. Jacques et le docteur restent debout.

LE DOCTEUR, à Simone.

Ça va mieux ?

SIMONE, d'une voix très faible.

Oui.

MADAME AUBERT, à Jacques qui fait mine de se retirer.

Vous nous quittez, monsieur ?

MARTHE, coquette.

Oh ! notre compagnie n'amuse pas beaucoup M. de Tièvre.

JACQUES.

Je vous ferai pourtant remarquer, mademoiselle, que je n'en cherche pas d'autre.

MARTHE.

Mais vous nous préférez encore la solitude. Il faut que vous en ayez la passion pour être venu ici sans y être forcé.

JACQUES.

Ce n'est pas l'asile que vous choisiriez ?

MARTHE.

Oh ! non, par exemple !

JACQUES.

Pourquoi ?

MARTHE.

Parce que j'aime la vie.



JACQUES.

C'est de votre âge.

MARTHE.

Oh ! je ne suis pas si jeune que vous croyez... J'ai vingt-trois ans.

JACQUES, à part.

Qui est-ce qui le lui demande ?

LE DOCTEUR, continuant une conversation commencée avec madame Aubert.

Je vous le répète, madame, il faudrait du mouvement et de la distraction à cette grande jeune fille-là... (Il désigne Marthe.) de longues promenades... des parties de tennis...

MADAME AUBERT.

Mais, docteur, elle sort de temps en temps avec sa vieille bonne Félicie... Malheureusement, cela n'est pas possible tous les jours, car il y a beaucoup de besogne à la maison...

MARTHE, pour être entendue de Jacques.

Et Simone, docteur ? Qui est-ce qui s'occuperait d'elle ? Maman ne peut pas suffire, vous comprenez... Au reste, ne me plaignez pas trop. Il y a des devoirs si faciles et si doux !

JACQUES, à part.

Perruche, va ! Toutes les mêmes. (Il va s'asseoir à gauche près de Simone qui a repris son petit ouvrage.) Qu'est-ce que vous faites là, mademoiselle ?



SIMONE.

Une petite couverture, pour une de mes amies qui attend un bébé.

JACQUES.

Mais vous travaillez trop, vous allez vous fatiguer.

SIMONE.

C'est que si ce n'est pas grand, c'est très compliqué, et il faut que je me dépêche.

JACQUES.

Pourquoi ?

SIMONE.

Dame ! si je veux avoir fini...

JACQUES.

Vous êtes très laborieuse. Je vous vois toujours entourée de pelotons de laine, et vos petits doigts marchent, marchent...

SIMONE.

Pas si vite que je voudrais. Mais j'arrive tout de même à faire pas mal de choses... Voyez-vous, je veux que toutes les personnes qui m'aiment bien aient de petits souvenirs de moi.

JACQUES, à part.

Bien sentimentale, cette petite... mais c'est assez naturel. (Il tripote machinalement dans la corbeille aux laines et y trouve un livre. Il regarde la couverture. A Simone.) Oh ! oh ! des vers ?

SIMONE.

C'est pour quand je suis lasse. Alors je lis. Ce n'est pas que je m'y connaisse beaucoup. Mais je les aime.

JACQUES, feuilletant.

Que de pages cornées !

SIMONE.

C'est pour marquer les vers qui me plaisent le mieux.

JACQUES, lisant à mi-voix.

Me voilà, je suis un éphèbe,  
Mes seize ans sont d'azur baignés.

SIMONE.

Oh ! je les aime bien, ceux-là.

JACQUES, continuant.

Guerre, déesse de l'Érèbe,  
Sombre Guerre aux cris indignés,

Je viens à toi, la nuit est noire !  
Puisque Xerxès est le plus fort,  
Prends-moi pour la lutte et la gloire,  
Et pour la tombe ; mais d'abord,

Toi dont le glaive est le ministre,  
Toi que l'éclair suit dans les cieux,  
Choisis-moi de ta main sinistre  
Une belle fille aux doux yeux...

Donne-la-moi, que je la presse  
Vite sur mon cœur enflammé.  
Je veux bien mourir, o déesse,  
Mais pas avant d'avoir aimé.

Un silence.

(Jacques se lève.) Allons, au revoir, mademoiselle.

Il salue les autres et s'éloigne lentement par la gauche. Marthe le suit longtemps des yeux.

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins JACQUES.

MADAME AUBERT.

Docteur, c'est tout à fait un grand seigneur, n'est-ce pas, que le comte de Tièvre ?

LE DOCTEUR.

Oui... très vieille famille... extrêmement riche.

MADAME AUBERT.

Quarante... cinq ans ?

LE DOCTEUR.

A peu près.

MADAME AUBERT.

Un peu... fatigué et d'humeur assez morose, à ce qu'il me semble ?

LE DOCTEUR.

C'est exact.

MADAME AUBERT.

Pensez-vous qu'il se marie jamais ?

LE DOCTEUR.

Je pense qu'il en est à mille lieues.

MADAME AUBERT.

Ou que, si l'idée lui en venait un jour, il se marierait ailleurs que dans son monde ?

LE DOCTEUR.

Évidemment non.

MARTHE.

Ne vous donnez donc pas tant de peine, ma chère mère. M. de Tièvre m'est fort indifférent. J'ajoute qu'il est médiocrement aimable, avec moi du moins.

MADAME AUBERT.

T'ai-je dit que j'avais des nouvelles du baron Hurlard ?

MARTHE.

Mon vieil amoureux ?

MADAME AUBERT.

Je sais de bonne source qu'il est tout prêt à demander ta main, et qu'il n'attend pour cela qu'un mot d'encouragement.

MARTHE.

Qu'il attende donc... Quel âge a-t-il ?

MADAME AUBERT.

Ma pauvre enfant, il faut voir les choses comme elles sont. Tu n'as point de dot, car ton père a eu le malheur de perdre toute sa fortune, et moi, je n'ai presque plus rien... Tu m'as paru quelquefois sensible aux avantages de la richesse. Or, ne t'y trompe pas, tu ne peux les rencontrer que dans de certaines conditions. La disproportion des âges en est une, notamment, à laquelle tu dois t'attendre...

MARTHE.

Mais vous ne me jugez donc bonne qu'à faire une

garde-malade toute ma vie ?... Si encore ce n'était que cela !... mais il y a autre chose... que je ne puis vous dire... N'en parlons plus, ma mère, je vous en prie.

MADAME AUBERT.

N'en parlons donc plus.

Pendant ce qui suit, Marthe lit, madame Aubert fait du crochet ; elles parlent de temps en temps.

LE DOCTEUR, passant à gauche et s'asseyant auprès de Simone.

Vous sentez-vous bien à présent ?

SIMONE.

Pas trop. Mais ne le dites pas à maman.

LE DOCTEUR.

Il me semble pourtant que vous respirez mieux. Allons, nous vous tirerons de là, mademoiselle Simone. Vous serez tout à fait solide au printemps.

SIMONE.

Ne vous croyez donc pas obligé de me dire ces choses-là, mon cher docteur, et ne me traitez pas comme un enfant.

A ce moment, Jacques, qui revenait par la gauche et que dissimule la rangée de tamaris, s'arrête et écoute jusqu'à la fin de la scène.

LE DOCTEUR.

Mais...

SIMONE.

Je sais ce que je dis. Je ne suis pas, ou du moins je ne suis plus comme les autres malades. C'est que je sais, pour l'avoir vu, de quels mensonges on les entoure... Moi-même, quand papa est devenu plus mal (moi, j'al-

lais encore dans ce temps-là), j'ai aidé à le tromper. Puis ç'a été le même manège pour mon frère... Et maintenant, je saisis autour de moi les mêmes regards échangés à la dérobée, les mêmes phrases, les mêmes inflexions de voix, la même conspiration charitable à laquelle j'ai pris part autrefois... et c'est pour cela qu'on ne peut pas me tromper, moi.

LE DOCTEUR.

Mais, mademoiselle, on ne vous trompe point, je vous assure. Votre cas est infiniment moins grave, parce qu'on a commencé de bonne heure à vous soigner.

SIMONE.

Vous ne pouvez parler autrement, pauvre docteur, mais moi, je sais, je suis sûre... Oh! j'ai espéré longtemps, comme les autres, mais maintenant... non... je sens que c'est fini... *Si vous saviez quelles nuits je passe, quelles sueurs d'agonie, et comme, lorsque je tousse et que ma gorge siffle, je crois entendre, je reconnais la toux et le râle de mon père et de mon frère, et comme, lorsque je regarde ma pauvre figure dans le petit miroir que j'ai sous mon oreiller, je retrouve leurs yeux, la pâleur de leurs lèvres et cette couleur indéfinissable de la peau aux coins de la bouche...* Voulez-vous être bon, très bon, mon cher docteur?

LE DOCTEUR.

Eh! oui, si c'est possible.

SIMONE.

Eh bien, dites-moi... mais là franchement, comme vous le diriez à un homme... dites-moi pour combien de temps j'en ai encore.

LE DOCTEUR.

Mais mademoiselle...

SIMONE.

Dites-le, je vous en prie... Je veux le savoir : j'en ai le droit.

LE DOCTEUR.

Mais, mademoiselle, nous n'en sommes pas là, Dieu merci !

SIMONE.

Puisque je vous le demande en grâce ! Puisque je m'attends à tout !

LE DOCTEUR.

Mais, mademoiselle, je vous jure que je n'en sais rien.

SIMONE.

J'en ai pour trois mois, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

*Ou trois ans, ou trente ans...*

SIMONE.

Ah ! vous ne voulez pas dire !

*Elle éclate en sanglots.*

LE DOCTEUR.

C'est mal, ce que vous faites là, mademoiselle Simone ; car c'est tout à fait déraisonnable, et cela peut faire beaucoup de chagrin à ceux qui vous aiment.

SIMONE, avec un grand effort de volonté.

Oui, docteur, vous avez raison. Je dois faire semblant de vous croire, me prêter à la comédie qu'on joue autour



de moi. Je donne bien assez de peine à ma mère, à ma sœur, à mes amis. Je veux du moins leur laisser l'illusion que leurs efforts servent à quelque chose, que, s'ils ne peuvent m'empêcher de mourir, ils m'aideront à mourir doucement, sans m'en douter... Rassurez-vous; j'ai eu un moment de faiblesse... mais je suis courageuse... Je pense à bien des choses pendant les heures si longues où je ne dors pas... Après tout, j'aurai peu vécu si l'on compte les jours, mais j'aurai beaucoup vécu par la tête... j'aurai peut-être eu des idées et des sensations que tout le monde n'a pas...; évidemment, quand, par hasard, je vais mieux, je jouis de l'air, du soleil, des couleurs, des sons, des parfums, plus que personne... J'aurai vécu sans faire de mal, et je suis bien sûre qu'on se souviendra de moi sans haine. Toutes les fois qu'on parlera de moi, on dira : « Pauvre petite !... » Et puis, qu'est-ce que cela fait, au bout du compte, qu'une petite créature comme moi n'ait fait que paraître un instant et se soit tout de suite évanouie?... Enfin, Dieu me traitera mieux que si j'étais morte vieille, car alors j'aurais eu le temps d'être mauvaise... Je retrouverai papa et mon petit frère... Quant à ma pauvre maman... il y a des instants où je crois bien que sa douleur ne peut plus être augmentée... Tout est donc pour le mieux, n'est-ce pas, docteur?

#### LE DOCTEUR.

Tout sera pour le mieux, mademoiselle Simone, si vous êtes très obéissante, si vous prenez bien exactement tout ce que j'ordonne, *si vous faites tout votre possible pour vous empêcher de tousser, si vous évitez égale-*



*ment de trop vous couvrir ou de ne pas vous couvrir assez selon les heures... enfin, si vous avez confiance en moi.*

SIMONE.

Je ferai tout ce qu'il faudra, docteur, mais je suis bien résignée, allez!... Seulement, c'est dur. (*Crise de larmes.*) Oui, c'est vrai, il y a une chose surtout qui me désespère. Je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune. Mais, je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Les autres, il y a des hommes qui les aiment, qui leur font la cour... On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurai donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis pas laide... J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer... Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient; ils cessaient de me traiter comme une jeune fille; ils venaient de s'apercevoir que ce n'était plus la peine... Cela se voit donc presque tout de suite que je vais mourir?... C'est cela qui est triste.

LE DOCTEUR.

Le plus triste, mon enfant, c'est cet entêtement à vous croire plus malade que vous n'êtes.

SIMONE.

Bon docteur!... Mais que faire contre une idée qu'on a toujours, toujours, malgré soi? Elle est si bien là, cette idée (*Elle touche son front.*) que cela me rend toute sottre et comme honteuse avec les personnes que je ne connais pas... Tenez! votre ami, M. de Tièvre... eh bien, il doit me prendre pour une petite bête.

## LE DOCTEUR.

Mademoiselle Simone, vous devenez coquette : donc, vous allez mieux.

## SIMONE.

Coquette, moi ? Oh ! non. Je suis trop sûre, hélas ! de plaire sans effort, *comme une petite chose fragile* : je n'ai donc pas de frais à faire... Il n'est pas mal, M. de Tièvre, et je le crois bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une petite malade qu'il faut traiter doucement, puisqu'elle va s'en aller. *Tout le monde est bon pour moi, personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même et cet air d'attendrissement que chacun prend à mon approche me rappellent à chaque minute ce que je voudrais oublier.* Ah ! si je pouvais être aimée autrement, rien qu'un peu !... J'aimerais tant qui m'aimerait pour autre chose que ma faiblesse et ma pâleur !...

MADAME AUBERT, se levant et s'approchant, avec Marthe.

Es-tu bien reposée, Simone ?

## SIMONE.

Oui, maman.

## MADAME AUBERT.

Il est temps de rentrer, mon enfant. Au revoir, docteur.

Madame Aubert, Simone et Marthe sortent par la droite.

## SCÈNE VI

## LE DOCTEUR, JACQUES.

Jacques sort lentement de derrière les tamaris.

LE DOCTEUR.

C'est encore vous ?

JACQUES.

Oui. (Suivant Simone des yeux.) Pauvre petite!...

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, et vous m'avez répondu : « Pourquoi, pauvre petite ? » Vous avez donc changé d'avis ? Nous écoutiez-vous, par hasard ?

JACQUES.

Je l'ai entendue... Et tenez, docteur, je vous ai confié un peu ingénûment... ou un peu prétentieusement... je ne sais pas lequel des deux...

LE DOCTEUR.

Mettons les deux à la fois.

JACQUES.

Je vous ai donc confié que je cherchais une raison vivre... Eh bien ! j'ai trouvé.

LE DOCTEUR.

Déjà ?

JACQUES.

C'est excessivement simple, si simple que vous ne comprendrez pas... Je suis absolument résolu à demander cette petite en mariage.

LE DOCTEUR.

Mademoiselle Simone?

JACQUES.

Oui.

LE DOCTEUR.

Vous voulez la demander en mariage

JACQUES.

Oui, et l'épouser ensuite si elle veut. Qu'en pensez-vous ?

LE DOCTEUR.

Je pense... je pense... Je vous dirai cela dans un instant.

JACQUES.

Vous ne pouvez penser qu'une chose, c'est que je ferai une bonne action, et une bonne action originale — et une bonne action où je ne risque rien... Je l'écoutais tout à l'heure, avec surprise d'abord (car elle n'est pas banale, cette enfant), puis, ma foi ! avec émotion, et je me disais : — Après tout, pourquoi ne pas lui faire cette joie qu'elle n'attend plus ? Pourquoi ne pas lui donner l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour ? Ne serait-ce pas une jolie charité de faire que cette petite âme parte presque contente et se figurant

avoir vécu ? Ne serait-ce pas une exquise comédie à jouer, vraiment pieuse et bienfaisante, celle-là ?

LE DOCTEUR.

Une comédie ?... Vous ne l'aimez donc pas ?

JACQUES.

Je la trouve adorable, ce qui est bien différent.

LE DOCTEUR.

Ce que vous voulez faire serait fou si vous l'aimiez. car ce serait aller de vous-même au-devant de la pire douleur. Mais, du moment que vous ne l'aimez pas...

JACQUES.

Vous m'approuvez ?

LE DOCTEUR.

Du moment que vous ne l'aimez pas, ce que vous voulez faire me paraît monstrueux, simplement.

JACQUES.

En quoi?... Vous vous méprenez tout à fait, mon ami... *Je ne suis ni un brutal ni un corrompu...* Ce qui me séduit chez cette enfant, c'est son charme de fragilité et l'idée d'absolue pureté qui s'y associe. Croyez bien que je saurai respecter tout cela... Mais c'est justement parce que je ne l'aime pas comme on aime une femme que j'aurai assez de sang-froid, d'adresse, d'intelligence pour lui procurer exactement l'illusion dont elle a besoin, pour lui faire la mort douce sans en souffrir moi-même et, par conséquent, sans que ma douleur lui

laisse deviner la vérité... car (Brusquement.) elle est perdue, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

*Si elle en a pour quatre ou cinq mois, c'est tout le bout du monde.*

JACQUES.

*Vous l'affirmez ?*

LE DOCTEUR.

*Absolument. Vous prenez vos sûretés ?*

JACQUES.

*Il le faut bien. Si, ne l'aimant pas, n'ayant pour elle que de la pitié, je l'épousais sans être certain que ce n'est pas pour longtemps, c'est alors que je serais abominable. Oh ! je raisonne mon affaire.*

LE DOCTEUR.

*En effet\*.*

JACQUES.

Je vous ferai remarquer en outre que je suis riche et qu'elle ne l'est point. Je pourrai donc entourer ses dernières journées, sinon de plus de soins, au moins de plus de luxe et d'élégance... Qu'avez-vous encore à dire ?

\*... Elle est perdue, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Hélas !

JACQUES.

Je vous ferai remarquer en outre, etc...



## LE DOCTEUR.

Rien, sinon qu'il y a dans votre acte de charité quelque chose de concerté, d'artificiel, un fonds d'égoïsme, de curiosité, *de je ne sais quoi encore...* et que cela ne peut pas bien finir... D'abord, vous ne pouvez pas faire ce que vous dites sans mentir du matin au soir et du soir au matin.

## JACQUES.

Je ne mentirai pas entièrement. J'ai menti à beaucoup de femmes en leur disant que je les aimais quand je les désirais tout simplement, et en leur jurant que je les aimerais toujours, alors que je songeais déjà à la rupture. Je ne passe pas à cause de cela pour un malhonnête homme.

## LE DOCTEUR.

Vous aviez affaire à des coquines qui mentaient plus ou moins de leur côté. Mais jouer avec cette enfant si parfaitement innocente la comédie que vous rêvez, — à seule fin d'ajouter une mourante à votre collection de cas originaux, — cela me paraît une offense à la nature et à l'amour, et je crains que l'amour et la nature ne se vengent.. Croyez-moi, laissez-la mourir tranquille.

## JACQUES.

Je veux qu'elle meure heureuse.

## LE DOCTEUR.

Laissez-la mourir tranquille, c'est ce que vous pouvez faire de mieux pour elle... J'espère qu'elle-même vous y contraindra. Car vous n'avez pas pensé à tout : si elle refuse ? si elle ne vous aime pas ?

JACQUES.

Elle aura le plaisir de refuser, et du moins elle se sera crue aimée.

LE DOCTEUR.

Et si vous vous preniez à votre jeu ? si vous alliez devenir amoureux, réellement amoureux d'elle ?

JACQUES.

Ça, c'est mon affaire\*.

\* JACQUES.

Où serait le mal?... Et puis, c'est mon affaire.



## ACTE DEUXIÈME

---

Dans la villa de madame Aubert. Un salon, sapin et étoffes claires. Portes au fond, à droite et à gauche. Celle du fond est vitrée et donne sur un jardin.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, SIMONE.

MARTHE.

M. de Tièvre penser à moi? Quelle idée!

SIMONE.

Tu ne me crois pas? Alors, dis-moi pourquoi il vient ici tous les jours, pourquoi il s'y attarde des heures entières, pourquoi il envoie des brassées de fleurs et pourquoi il est si aimable avec maman.

MARTHE.

Il est aimable avec maman parce qu'il est très bien élevé, et il vient nous voir parce qu'il s'ennuie.

SIMONE.

Un homme comme lui ne viendrait pas voir trois femmes comme nous, pas bien gaies et qui ne sommes

pas de son monde, s'il n'avait pas une arrière-pensée. C'est clair comme le jour.

MARTHE.

Ne dis donc pas de folies... Si j'ai pu avoir quelque illusion tout au commencement, maman m'en a fait assez durement sentir l'absurdité.

SIMONE.

C'est qu'à ce moment-là elle ne croyait pas que M. de Tièvre pût songer à toi. Mais depuis... La preuve que maman a la même impression que moi, c'est la facilité avec laquelle elle l'a laissé multiplier ses visites. Qu'as-tu à répondre à cela?

MARTHE.

Maman l'a laissé venir tant qu'il a voulu parce qu'il est l'ami du docteur Doliveux, et surtout parce qu'elle a remarqué que ses visites te distraient, t'apportaient un peu de gaieté... Veux-tu que je te dise? Si M. de Tièvre vient pour quelqu'un, c'est pour toi, ma petite Simone.

SIMONE.

Ne te moque pas, Marthe, ce serait méchant. Tu sais bien que moi...

MARTHE.

Ose dire que ce n'est pas de toi qu'il s'occupe le plus, que ce n'est pas avec toi qu'il est le plus gentil... et le plus bavard, soit dit sans reproche.

SIMONE.

Oh! moi, cela ne tire pas à conséquence. Il a l'air de

s'occuper de moi pour avoir le droit de rester plus longtemps pas trop loin de ma grande sœur. C'est un manège très connu... Ah! ma chère Marthe, que tu feras une jolie comtesse!

MARTHE.

Tu es absurde, Simone.

SIMONE.

Et toi, l'aimes-tu?

MARTHE.

Comme tu y vas!... Évidemment je le trouve très bien... quoiqu'il ne soit pas toujours excessivement aimable avec moi.

SIMONE.

Justement, tu l'intimides. Cela encore, c'est connu.

MARTHE.

Bête, va! Comment veux-tu qu'un homme si élégant, d'une si grande fortune et d'un si beau nom, songe à une petite bourgeoise comme moi?

SIMONE, s'échauffant.

Et pourquoi n'y songerait-il pas? Est-ce que tu n'es pas assez belle et assez bonne pour être aimée, même du plus grand seigneur du monde? Vraiment, tu lui prêtes des sentiments trop ordinaires. M. de Tièvre n'est pas comme les autres! Je jurerais que celui-là n'a aucun des préjugés de sa caste, et qu'il se mariera selon son cœur. Ah! ma chère Marthe, que tu seras heureuse avec lui!...

Un silence.

MARTHE.

Tout ce que tu viens de dire là, c'est bien ta pensée?

SIMONE.

Absolument.

MARTHE.

Vois-tu, il n'en faut pas parler à la légère, m'affirmer ce dont tu n'es pas sûre... Ce n'est pas que je me sente pour lui une de ces passions...

SIMONE.

Tant pis, Marthe, tant pis, tu as tort.

MARTHE.

Il ne me déplait pas, voilà tout... Mais songe! si je te croyais d'abord, si je le laissais voir... malgré moi... et si je découvrais ensuite que tu t'es trompée... ce serait si humiliant! (Elle voit, par la baie du fond, Jacques paraître à la grille du jardin). Lui!

Elle se précipite, pour sortir, vers la porte de droite.

SIMONE.

Pourquoi te sauves-tu?

MARTHE.

Je ne sais pas... Après ce que tu m'as dit, il me semble que je n'oserais pas lui parler tout de suite.

SIMONE.

Avoue que tu vas changer de robe.

MARTHE.

Oh! non, ça, je n'y pensais pas... Bien vrai!... (Redes-

endant.) N'oublie pas que c'est toi qui m'as forcée de m'arrêter à une idée que je repoussais...

SIMONE.

Ah! tu y pensais donc?

MARTHE.

Peut-être... un peu... mais comme à quelque chose de si invraisemblable!... Écoute, Simone. Puisque c'est toi qui as eu la première cette idée (car c'est bien toi, tu ne peux pas dire le contraire), tâche de savoir ce qui en est. Je te laisse avec lui. Toi qui es fine, tu sauras bien, si tu veux, le faire parler, sans en avoir l'air... Si ce n'est pas ce que tu crois... sois tranquille, j'en suis d'avance toute consolée... Tâche seulement de savoir. Tu me le promets?

SIMONE.

Oui, ma chère Marthe.

Marthe sort par la droite.

## SCÈNE II

SIMONE, JACQUES.

JACQUES.

Toute seule, mademoiselle?

SIMONE.

Maman est sortie. Marthe est, je crois, dans sa chambre.

JACQUES.

Tant mieux ! Nous allons pouvoir causer tous deux, bien tranquillement.

-SIMONE.

Tant mieux ? C'est gracieux pour moi, mais pas trop pour les autres. Si Marthe vous entendait...

JACQUES.

Elle me pardonnerait, mademoiselle, quand elle saurait qu'aujourd'hui précisément, j'ai beaucoup de choses... et des choses très graves à dire à sa petite sœur... Ah ! par exemple, c'est un peu difficile, et je ne sais par où commencer.

SIMONE.

Est-ce qu'il s'agit de Marthe ? Alors ce ne sera pas si difficile que vous pensez. Parlez sans crainte, monsieur, tout mon cœur vous écoute.

JACQUES.

Vous ne me parlez que de mademoiselle Marthe... Vous l'aimez donc bien ?

SIMONE.

Oh ! oui. Elle est si belle, si bonne et si douce ! Et elle a tant de mérite à garder sa bonne humeur entre une malade comme moi et une pauvre mère de douleurs comme maman ! Je sens bien cela, allez ! et je lui en suis profondément reconnaissante. Je n'ai qu'un désir, c'est qu'elle soit heureuse un jour ; elle l'aura bien gagné. Ah ! oui, je l'aime.

JACQUES.

Tant, tant que cela ?

SIMONE, très grave.

Oui, jusqu'à me sacrifier pour elle, s'il le fallait, et jusqu'à lui donner ce que j'aimerais moi-même... C'est bien le moins !... (Changement de ton.) Mais je suis là à faire des déclarations héroïques... c'est bien ridicule. Qu'est-ce que j'aurai jamais à sacrifier, moi ? Pas grand'chose, puisque je n'ai rien à attendre.

JACQUES.

Qu'en savez-vous ?

SIMONE.

Je le sais, parce que cela est. Je sais que, si jamais je faisais un roman, je devrais le cacher au plus profond de mon cœur et l'emporter avec moi... Aussi, je n'en fais pas.

JACQUES.

Eh bien, moi, j'en fais.

SIMONE.

Oh ! vous, vous pouvez.

JACQUES.

Je puis... je puis... si l'on m'y aide. Il faut absolument, mademoiselle, que je vous fasse ma confession... Ce n'est pas que vous soyez une personne bien redoutable... et pourtant, voilà huit jours que je recule. Mais je me sens plus de courage aujourd'hui. Mademoiselle Simone, répondez-moi, je vous prie, comme à un vieil



ami très respectueux et très dévoué... Ce à quoi rêvent les jeunes filles... n'y avez-vous jamais songé ?

SIMONE.

Moi ? Quelle question !... Oui... peut-être... autrefois... quand j'avais quinze ans...

JACQUES.

Et maintenant ?

SIMONE.

Si j'y songeais, ce serait comme à quelque chose d'impossible et qui n'est pas fait pour moi.

JACQUES.

En êtes-vous sûre ?

SIMONE

Hélas !

JACQUES.

Quelle preuve en avez-vous ?

SIMONE.

Mon expérience... On plaint une malade, on lui témoigne de la sympathie. On ne l'aime pas. Pour aimer et pour être aimé, la première condition c'est de vivre, et je vis à peine.

JACQUES.

Vous allez beaucoup mieux.

SIMONE.

Oui, un peu mieux, jusqu'à ce que j'aie plus mal. Je connais cela,



JACQUES.

Mais moi, par exemple, quel sentiment croyez-vous que j'éprouve pour vous ?

SIMONE.

Vous, vous êtes très bon. Je crois que vous faites plus que de me plaindre. Nous nous entendons très bien. Vous ne vous impatientez jamais de mes tristesses, de mes plaintes, même de ce qu'il peut y avoir quelquefois d'affecté dans mes résignations... Oh ! ne protestez pas... Je sais bien que je parle beaucoup de moi (ce n'est pas ma faute) et que ma conversation ne doit pas être toujours amusante... Eh bien, vous supportez tout cela très gentiment... Enfin, je crois que vous avez pour moi un peu de réelle affection... Oui, je le crois, et j'en suis heureuse... Mais alors, pourquoi me poser ces questions qui me font mal ?

JACQUES.

Parce qu'il le faut bien. Car vous vous trompez, mademoiselle Simone, ce n'est pas de l'affection que j'ai pour vous, c'est beaucoup plus... Oui, au commencement, ce n'était que de l'intérêt, un peu de curiosité, si vous voulez... Puis, quand je vous ai mieux connue et que j'ai pu voir *tout ce qu'il y a, sous votre grâce de petite fleur encore un peu languissante*, tout ce qu'il y a chez vous de courage, de bonté, de raison, alors, ç'a été vraiment de l'estime et de l'amitié... Puis, peu à peu, cela est devenu toujours plus tendre et plus profond... Le sentiment qui m'attachait à vous avait quelque chose de particulier, de presque unique. Il me

semblait que ce sentiment était né d'une conformité secrète de nos destinées en dépit des différences extérieures. Nous étions deux isolés. La vie de retraite et de renoncement à laquelle vous étiez obligée par la maladie, je la recherchais, moi, par lassitude et dégoût des hommes. Certes, notre détachement n'était pas de même sorte et n'avait point les mêmes causes; vous, si jeune et intacte, moi, si vieux et qui ai abusé de tout. Mais, je ne sais comment, il avait pour effet de nous faire sentir et juger les choses de la même façon. C'est ainsi que vous m'êtes devenue peu à peu nécessaire, et voilà pourquoi j'ai besoin maintenant de vivre auprès de vous, de vivre avec vous, de vivre pour vous, toujours. Ne dites pas que cela est impossible. Nous sommes deux malades, chacun à notre manière. Le genre de vie que les médecins vous ordonnent est précisément celui que j'avais choisi. Nous nous soignerons ensemble... Enfin, mademoiselle, *je vous aime, et vous me rendriez bien heureux si vous consentiez à être ma femme.*

## SIMONE.

Votre femme?... Quoi, c'est vrai? c'est bien vrai? Je ne rêve pas?... Ce qui m'arrive est si imprévu, si extraordinaire!... Des mots que je ne croyais jamais, jamais entendre... (Dans une explosion de joie.) Alors on peut donc m'aimer... comme une femme? Mais si on peut m'aimer, c'est donc que je puis vivre! c'est donc qu'on en est sûr! *Car autrement... A moins que je n'aie rencontré un saint... Dites-moi vite que vous n'en êtes pas un, monsieur... Vivre! un jour, bientôt!... respirer!... ne plus sentir la mort à chaque souffle dans sa poitrine!... aller, venir, courir, avoir un mari!... avoir des enfants!...*

Vivre, et faire de la vie et de la joie autour de soi!...  
Oh! que je suis heureuse! que je suis heureuse!...

JACQUES.

Alors, c'est entendu, vous voulez bien? Je puis parler à votre mère?

SIMONE.

Mais oui! tout de suite, tout de suite! (Se reprenant.) Je veux dire quand vous voudrez, monsieur. Je vais l'envoyer chercher; elle ne doit pas être loin. (En remontant, à part ) Mais, avec tout cela, il ne m'a pas demandé si je l'aimais, moi. Il le savait donc? (A Jacques.) Au revoir, monsieur

Elle sort par le fond.

### SCÈNE III

JACQUES, seul.

Très curieux. C'est bien ce que j'avais prévu...\* Elle est vraiment gentille, tout à fait gentille... Pauvre petite, va!... Que vais-je dire à la mère, à présent? *Pas commode, la demande en mariage.*

C'est même quelque chose de plus que ce que je prévoyais. Elle est vraiment gentille, tout à fait gentille... plus que gentille... Pauvre petite!... Ah ça! où en suis-je, moi? Est-ce que?... Nous verrons bien. Que vais-je dire, etc.

## SCÈNE IV

JACQUES, MADAME AUBERT.

*Madame Aubert entre par la gauche.*

JACQUES.

Madame...

MADAME AUBERT.

Vous m'attendiez, monsieur ? Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ?

JACQUES.

On vous croyait dehors, et l'on doit être à votre recherche.

MADAME AUBERT.

Voilà une demi-heure que je suis rentrée. J'étais dans ma chambre. Veuillez m'excuser.

JACQUES.

Madame, depuis un mois que je suis reçu dans votre maison (et certes j'ai usé et abusé de la permission que vous m'aviez donnée d'y venir), puis-je croire que j'ai eu le bonheur de vous inspirer quelque estime et quelque confiance ? Me considérez-vous comme un honnête homme et beaucoup moins frivole que vous ne l'aviez peut-être entendu dire ?

MADAME AUBERT.

Assurément, monsieur. On se connaît mieux et plus vite dans cette demi-liberté de relations qui s'établit, loin de Paris, entre voisins. J'ai la plus grande estime pour votre caractère. Et surtout, je vous serai toujours reconnaissante de ce que votre amitié ingénieuse a su apporter de distraction et quelquefois presque de gaieté à ma pauvre petite malade.

JACQUES.

Je suis content, bien content de vous savoir dans des dispositions si indulgentes à mon endroit. J'avais besoin de cet encouragement. Je voudrais, madame, avoir avec vous un entretien... très sérieux, et dont j'attends le résultat avec une véritable angoisse.

MADAME AUBERT.

Un entretien... très sérieux?... Eh bien, monsieur, je vous écoute... Il s'agit... de vous?

JACQUES.

De moi... et de vous aussi, puisqu'il s'agit d'une de vos filles.

MADAME AUBERT.

D'une de mes filles?... De Marthe, sans doute?

JACQUES.

Non, madame, mais de sa sœur... Et le mieux est de vous dire la chose simplement et sans tant de préparations; autrement vous la croiriez plus extraordinaire qu'elle n'est en effet... Madame, après y avoir longtemps réfléchi, après avoir prévu toutes les objections

qui pouvaient m'être faites et les avoir résolues dans ma pensée, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Simone.

MADAME AUBERT.

La main... de Simone ?

JACQUES.

Oui, madame. (Un silence.) Vous ne répondez pas ?

MADAME AUBERT.

Mais, monsieur, cela est si étrange en vérité, si inattendu !... Vous savez pourtant bien...

JACQUES.

Oui, je dois vous paraître insensé, et je prévois tout ce que vous allez me dire. Nous avons assez souvent parlé ensemble de votre chère petite fille, interrogé le docteur Doliveux jusqu'à le fatiguer, consulté dix autres médecins, combiné des traitements, rêvé des miracles... Je n'ignore pas plus que vous ce que nous disent la science et le bon sens, et pourtant je persiste à me dire : Qui sait ? *Car je l'aime, moi, cette enfant, et, \** --- je vais peut-être vous apprendre une nouvelle, — j'ai découvert qu'elle s'était mise à m'aimer aussi sans s'en apercevoir, et pas seulement d'amitié : l'ombre même de fatuité serait ici si ridicule et si déplacée que vous pouvez m'en croire... Je ne songe, en l'épousant, qu'à lui rendre ce dont elle a besoin pour vivre encore : l'espoir, l'illusion, la confiance... Voyons, madame, est-ce là un mauvais sentiment ?

\* Et puis, je vais peut-être, etc..



MADAME AUBERT.

Mauvais ? non, mais bizarre et... comment dirai-je?...

JACQUES.

Équivoque ? Ayez le courage de votre pensée.

MADAME AUBERT.

Je ne veux pas dire équivoque... mais enfin... un peu obscur.

JACQUES.

Obscur?... Vous me connaissez, madame. Je n'oublie pas que c'est une malade que vous me confiez; et cette enfant qui sortira de vos bras restera une enfant dans les miens... Allons, dites oui ! Si vous y réfléchissez un peu, vous verrez que ce que je fais n'est point si extravagant qu'on le croirait au premier abord. Je suis libre, je ne dois compte à personne de mes actes. J'étais très las de la vie de Paris, *et même de la vie en général : vous l'avez vu, puisque j'étais avant vous dans cette solitude.* Je me mourais de tristesse... Insensiblement, je me suis pris d'une tendresse profonde pour cette enfant si jolie, si douce et si à plaindre ! Il m'est venu un grand désir d'être auprès d'elle, de veiller sur elle à toute heure. Or, le mariage seul pourrait me le permettre. Ce que je sollicite, en somme, c'est le droit de vivre avec elle comme si j'étais son frère aîné. Rien n'est plus pur qu'une telle tendresse. Hélas ! je ne prétends pas la guérir ; mais je suis sûr de lui apporter de la joie. Elle vivra plus pleinement, ayant l'illusion d'une existence de femme. Sa vie agrandie fera peut-être reculer le mal... Que sait-on ?

ces choses sont si mystérieuses ! Nous serons deux pour la soigner. Nos tendresses unies pourraient lui assurer peut-être des années de répit, et presque de bonheur... N'est-ce donc rien ? Vous voyez bien que vous ne pouvez pas me refuser !

MADAME AUBERT.

Mon cher comte, je crois à la bonté absolue de vos intentions. Mais votre démarche reste, malgré tout, si singulière, que vous me laisserez bien, j'imagine, le temps d'y réfléchir. Elle est généreuse, elle est touchante... et cependant elle m'inquiète. Il y a en moi je ne sais quel sentiment qui la repousse. Simone est une enfant, une malade... bientôt une mourante : il me semble que cela fait d'elle... comment dire ?... une petite créature sacrée à laquelle sa mère seule a le droit de toucher. Il me semble qu'il ne convient pas qu'un autre que moi approche trop près de sa souffrance, que je ne puis partager sa garde avec un autre, avec un étranger, avec un homme qui n'oserait pas être vraiment son mari, et que, si je le faisais, je violerais une sorte de mystère. Je ne sais si vous me comprenez.

JACQUES.

Êtes-vous bien sûre que ce soit cela ? N'est-ce pas plutôt que vous la voulez toute à vous ? et n'y aurait-il pas dans votre résistance... un peu de jalousie maternelle ? Ce que vous craignez de partager, ce ne sont pas les soins que vous donnez à votre fille, c'est son cœur. Et comme je la comprends, cette jalousie !... Mais enfin, s'il vous était démontré qu'en acceptant mon aide, vous faites du bien à votre malade, auriez-vous le droit de me repousser ?



MADAME AUBERT.

Si cela m'était démontré, en effet...

JACQUES.

Interrogez mademoiselle Simone, et vous verrez bien.

MADAME AUBERT, vivement.

Lui avez-vous parlé de votre projet ?

JACQUES.

Oui, madame ; et c'est la façon dont elle l'a accueilli qui m'a encouragé à vous faire ma demande.

MADAME AUBERT.

Il ne fallait pas lui parler, monsieur. Il ne fallait pas risquer de la troubler en lui donnant un espoir dont vous ne saviez pas vous-même s'il serait réalisable... Vous rendez ma situation très difficile.

JACQUES.

Madame, je vous supplie de me pardonner. J'avais pressenti que votre première parole serait un refus. Alors j'ai voulu mettre quelques chances de mon côté... N'y voyez qu'une preuve de la sincérité et de la fermeté de ma résolution.

MADAME AUBERT.

Promettez-moi, monsieur, de ne pas revoir Simone avant que je vous aie parlé.

JACQUES.

Je vous le promets. Mais puis-je espérer?...

MADAME AUBERT.

Eh ! le sais-je moi-même, monsieur ? Je suis tellement troublée... Ce n'est pas très simple, tout ça... Oh ! non... Revenez.

JACQUES.

Merci !

## SCÈNE V

LES MÊMES, SIMONE.

SIMONE. Elle entre par le fond au moment où Jacques remonte.

On m'a dit que ma mère était rentrée, monsieur. (Apercevant madame Aubert.) Ah !... (A Jacques à mi-voix.) Lui avez-vous parlé ?

JACQUES, de même.

Elle ne dit pas non ; et je crois que, si vous le voulez bien, mademoiselle Simone, vous n'aurez pas de peine à lui faire dire oui.

Il sort par le fond.

## SCÈNE VI

MADAME AUBERT, SIMONE.

SIMONE.

Il vous a dit, ma chère maman ?... N'est-ce pas que vous voudrez bien ?... Vous ne pouvez pas avoir d'objec-

tions puisque vous le connaissez... Je suis si heureuse ! si heureuse !... On peut donc m'épouser, comme les autres jeunes filles ! Et, tenez, je me sens déjà mieux. Jamais je n'ai été si forte. C'est comme si ma poitrine s'élargissait. Si vous dites oui, ma chère maman, je guérirai ! je vous jure que je guérirai !

MADAME AUBERT.

Tu l'aimes donc bien ?

SIMONE, pieusement.

Comment n'aimerais-je pas celui qui m'apporte l'espérance, celui qui veut que je vive et par qui je vivrai !

MADAME AUBERT. Elle vient sur le devant de la scène ; à part, douloureusement.

Ainsi, voilà déjà qu'il me l'a prise et que, moi, je ne suis plus rien... (A Simone.) M. de Tièvre n'est plus jeune. Il pourrait être ton père. Il a beaucoup vécu et...

SIMONE.

Je l'aime. Dites oui, ma chère maman.

MADAME AUBERT.

Tu le veux ? Tu le veux absolument ?

SIMONE.

Je le désire de toute mon âme.

MADAME AUBERT.

Eh bien... qu'il soit fait comme tu l'as voulu. Et que Dieu nous ait en sa protection !

SIMONE. Elle se précipite dans les bras de madame Aubert.

Ah ! maman, que tu es bonne!...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, MARTHE.

SIMONE, à part, épouvantée.

Marthe ! Ah ! mon Dieu, je l'avais oubliée, moi, la pauvre Marthe... (Elle court vers Marthe, l'emmène au bout du salon, à gauche, et se met presque à ses genoux.) Ma chère Marthe, pardonne-moi. Il faut que tu me pardonnes. Tu penses bien que ce n'est pas ma faute. Je ne pouvais pas prévoir, n'est-ce pas ? Je te jure que j'ai fait tout ce que je devais, tout ! que je n'ai pas songé à moi un seul instant, que c'est lui, lui seul... Mais, au reste, tu ne paraissais pas y compter beaucoup, ni y tenir autrement. Rappelle-toi. Alors, tu ne peux pas m'en vouloir...

MARTHE.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? M de Tièvre n'a pas voulu parler ? Nous nous étions trompées?... Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? Je m'en consolerais, va !

SIMONE.

Non, il y a autre chose... maman te dira. Moi, je n'ai pas le courage. Tout cela est arrivé je ne sais comment... Pardonne-moi, ma chérie, et continue à m'aimer.

Elle sort par la gauche.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE VIII

MARTHE, MADAME AUBERT.

MARTHE. Elle court vers madame Aubert qui est restée immobile à droite de la scène.

Qu'est-ce qui arrive ?

MADAME AUBERT.

Simone ne t'a pas dit ?

MARTHE.

Non.

MADAME AUBERT.

La chose la plus bizarre, la plus imprévue, la plus incroyable, la plus...

MARTHE.

Quoi, enfin ?

MADAME AUBERT.

M. de Tièvre demande la main de ta sœur.

MARTHE.

La main de Simone ? (Incrédule.) Oh ! voyons, maman...

MADAME AUBERT.

Comme je te le dis.

MARTHE.

Mais, c'est insensé !

MADAME AUBERT.

C'est ce que je lui ai d'abord fait entendre. Mais il m'a donné des raisons... des raisons touchantes... qu'il fera du bien à l'enfant, qu'il lui apportera l'illusion et la confiance... qu'il la fera heureuse...

MARTHE.

Heureuse ? Elle l'aime donc ?

MADAME AUBERT.

Il paraît.

MARTHE.

Elle le lui a dit ?

MADAME AUBERT.

Elle le lui a sans doute laissé deviner.

MARTHE.

Elle va bien ! Et qu'avez-vous répondu à M. de Tièvre ?

MADAME AUBERT.

Que je lui demandais du temps ; que je voulais en causer avec Simone...

MARTHE.

Et elle, qu'est-ce qu'elle a dit ?

MADAME AUBERT.

Elle est aux anges. Je ne la reconnais plus, tant la joie l'a déjà transfigurée.

MARTHE.

Mais elle est folle ! absolument folle !... *Quoi ! cette petite qui n'a pas pour quatre sous de vie...* Mais c'est

monstrueux à penser ! Qu'est-ce qu'il en veut donc faire ? Il est impossible, ma mère, que vous donniez votre consentement à ce mariage ridicule et odieux !

MADAME AUBERT.

Marthe ! c'est toi qui parles ainsi ?... Quelle pensée as-tu donc ?... Oui, sans doute, ce mariage est singulier, déraisonnable si tu veux. Mais au point où les choses en sont, s'il ne se fait pas, je crains tout pour Simone ; et il me semble que tu dois, comme moi, penser avant toute chose à ce qui peut adoucir et prolonger la vie de ta sœur.

MARTHE, avec une rage contenue.

Ma sœur ?... Ah ! oui, malheureusement, ma sœur !

MADAME AUBERT.

Marthe !

MARTHE, éclatant.

Mais elle me prendra donc tout, *cette fille* ! Voilà bientôt vingt ans que cela dure, et je commence à en avoir assez, entendez-vous ? Elle m'a gâté, perdu mon enfance et ma jeunesse. Avec sa pâleur, sa langueur, sa douceur d'éternelle mourante, elle m'a fait plus de mal que ne m'en eût fait une ennemie robuste et acharnée. A cause d'elle, vous avez oublié de m'aimer ; je n'ai eu de vous que des caresses distraites, les restes de votre cœur : et encore, à mesure qu'elle était plus malade, je n'avais même pas ces restes, puisqu'elle tenait votre cœur tout entier. A cause d'elle, j'ai eu une enfance d'orpheline, douze ans d'internat presque sans visites ni sorties, coupés de vacances où personne ne s'occupait de moi et où la maison de famille m'était encore plus



froide que le couvent. A cause d'elle, j'ai eu une jeunesse d'infirmière, sans joie, sans amusements, sans communications avec le dehors... Une de ses plaintes habituelles, c'est qu'elle ne peut vivre comme tout le monde, qu'elle n'est pas comme les autres jeunes filles... Eh bien, et moi, donc? Comment ai-je vécu, traînée à sa remorque dans toutes les stations d'hiver, astreinte, en dépit de mes vingt ans et de mon sang rouge, à l'existence recluse d'une malade? Apparemment ma santé devait me consoler de tout. Mais, je la maudis ma santé; car, sous prétexte que j'étais bien portante, tout m'a été refusé ou retiré à moi! et j'envie sa faiblesse, et je la redoute, car sa faiblesse m'a pris ma place au soleil... Oui, ma place au soleil, je dis bien: quand il n'y avait qu'un rayon, c'était pour elle; dès ma petite enfance, j'ai été dressée à tout lui céder, les jouets, les gâteaux et la meilleure place partout; et les petits plaisirs dont j'aurais pu jouir, moi, mais que sa faiblesse lui interdisait, je n'avais pas le droit d'en jouir sans elle, et je devais aussi lui en faire le sacrifice!... Elle m'a tout pris, vous dis-je, parce que j'avais le malheur d'être bien portante... Eh bien, cela n'eût rien été encore. Je pensais: — Bah! je n'ai qu'à attendre. Tout cela aura une fin...

MADAME AUBERT.

Que dis-tu là, malheureuse!...

MARTHE.

Oh! je ne parle pas de sa mort. Mais j'espérais bien finir par me marier un jour. — Cela du moins, me disais-je, elle ne pourra pas me le prendre. Mon mari,



si j'en trouve un, il faudra bien qu'elle me le laisse, *car que ferait-il de cette loque?*... Or, cela même, elle me l'a volé! volé! volé!

MADAME AUBERT.

Tais-toi, malheureuse enfant, tais-toi! Ce n'est pas toi qui as parlé, c'est la colère. C'est ta première déception de femme qui t'a mis toute cette amertume au cœur... Car, si c'était autre chose, si tu étais vraiment méchante et jalouse... Mais non, cela n'est pas possible. Jalouse de quoi, grand Dieu?... Jalouse du soin qu'on prend pour ne pas faire souffrir davantage une enfant qui souffre tant? Mais alors, sois donc jalouse aussi de ses insomnies, de ses étouffements, et de la toux qui la déchire!... Si tu avais parlé autrement, je t'aurais dit : — Oui, c'est vrai, on t'a un peu négligée : mais il le fallait bien. Notre devoir, à toutes deux, était de nous sacrifier à notre pauvre chérie, et tu semblais le comprendre autrefois. On ne choisit pas ses devoirs. Simone, tu le sais, pouvait partir cet hiver... Nous n'avons le droit de repousser rien de ce qui peut la faire vivre, ne fût-ce qu'un jour. Et qu'est-ce qu'un chagrin de jeune fille, qu'est-ce que ta déconvenue d'aujourd'hui, à côté de ce qu'elle endure? Tu as pour toi l'avenir. Ton lot, quel qu'il soit, est le meilleur. Enfin, tu ne peux rien à ce qui arrive : M. de Tièvre aime ta sœur, il ne t'aime pas ; tu ne peux donc pas dire qu'elle te l'enlève. Et, à moins qu'il ne t'ait inspiré une de ces passions...

MARTHE.

Ah! non, par exemple!

MADAME AUBERT.

Console-toi donc. Ce mariage n'était pour toi qu'un rêve d'ambition. Encore n'y songeais-tu pas hier. Ce que tu perds ici, tu le retrouveras ailleurs, car toi tu vivras. Je compte qu'aujourd'hui tu auras la fierté de garder le silence, de ne laisser deviner à personne ta désillusion et ta rancune. Mais surtout, pas un mot qui puisse inquiéter ta sœur. Cela, vois-tu, je ne le souffrirais pas.

MARTHE, avec amertume.

Naturellement! Même quand c'est moi qui souffre, la pitié est pour elle.

MADAME AUBERT.

Comment dis-tu cela? Mais alors tu es donc méchante? Il faut donc que je défende ta sœur contre toi? Je la défendrai, tu peux en être sûre. Je ne laisserai troubler par personne la paix des jours qui lui restent à vivre. Tout ce qui peut nuire à ma fille mourante m'est ennemi, fût-ce mon autre fille! Si tu parles, ou si tu te trahis par ton attitude auprès de Simone, je te renvoie au couvent, — ou chez ta grand'mère (tu choisiras), — jusqu'à ce que tu te sois soumise, ou que tu ne puisses plus faire de mal à mon enfant... Ne dis pas que je ne t'aime point, car je ferais pour toi, malade comme elle, ce que je fais pour elle. Et maintenant, je vais lui dire que je t'ai annoncé son mariage et que tu t'en réjouis de tout ton cœur.

Elle sort par la gauche.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE IX

MARTHE, puis SIMONE, puis MADAME AUBERT.

Marthe, seule, demeure quelques instants immobile et l'air farouche.  
Simone entre par le fond, très pâle et se soutenant à peine.

SIMONE, très inquiète.

Eh bien, grande sœur?

MARTHE, ironique.

Madame la comtesse, tous mes compliments.

Elle lui tourne le dos et remonte.

SIMONE, éplorée, la suivant.

Marthe!... Marthe!... Ah! mon Dieu!...

Elle tombe évanouie sur un canapé.

MARTHE, redescendant.

Allons, bon! (Elle verse de l'eau sur un mouchoir et mouille les tempes de Simone.) Simone! ma petite Simone! (venant sur le devant de la scène.) Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse contre ça? Elle me prend tout, il faut que je lui sacrifie tout; et si j'ai l'air, je ne dis pas de me défendre, mais seulement de m'apercevoir que je me sacrifie, je suis une misérable! Et c'est vrai, et j'en suis réellement une, puisqu'en effet (Désignant Simon du geste.) elle en mourrait!... Oh! cette faiblesse plus tyrannique que la violence! Ce pistolet qu'elle me met sous la gorge: « Aie pitié de moi, immole-toi, ou je meurs! » Renoncer à tout — ou la tuer par la plus petite exception faite à ce renoncement uni-

*versel, voilà l'alternative!*... Eh! je ne peux pourtant pas la tuer! (Appelant.) Maman! maman! (Elle remonte près de Simone et s'agenouille.) Simone! m'entends-tu? Tu t'es trompée; j'ai voulu rire. Je n'ai pas de regret, pas l'ombre d'un regret, je te jure. Comment en aurais-je, puisque je n'attendais rien? Pourvu que tu sois heureuse, je suis contente, bien contente...

SIMONE. Elle revient à elle et embrasse Marthe.

Merci.

MARTHE, à madame Aubert qui entre par la gauche.

Faites ce mariage, ma mère, faites-le vite. Je vous promets de me conduire comme je le dois. (Redescendant, à elle-même.) *Après tout, c'est vrai, j'ai l'avenir...*

## ACTE TROISIÈME

---

Chez Jacques de Tièvre. Un bow-window, avec vue sur la mer  
sièges, chaise-longue ; porte à droite, porte au fond conduisant dan  
la chambre de Simone.

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME AUBERT, LE DOCTEUR.

MADAME AUBERT.

Je crois vraiment qu'elle va mieux, beaucoup mieux.

LE DOCTEUR.

Je le crois aussi, madame. Ayons confiance. Mais je  
ne saurais recommander trop de prudence, d'attention  
minutieuse <sup>1</sup>...*Vient-elle quelquefois s'asseoir ici?*

MADAME AUBERT.

*Oui, le soir. Elle regarde coucher le soleil sur la mer,  
c'est un de ses plaisirs.*

LE DOCTEUR.

*Eh bien, veillez à ce que tout soit toujours exactement  
clos. Les soirées sont fraîches, et l'on ne se méfie pas assez*

1. Pas de froid, pas de fatigue, pas d'émotions, je l'ai déjà dit, etc.

*du froid dans cette saison. Une fenêtre laissée entr'ouverte peut la tuer, je vous en avertis. Je l'ai déjà dit, mais je ne crains pas de rabâcher.*

MADAME AUBERT.

Soyez tranquille, docteur.

Elle sort par le fond. Jacques entre par la droite.

## SCÈNE II

JACQUES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Et vous êtes content de vous ?

JACQUES.

Content de moi ? Oh ! docteur, ne me prenez pas pour une bête.

LE DOCTEUR.

Enfin, vous ne regrettez pas ce que vous avez fait ?

JACQUES.

J'ai fait exactement ce que je voulais. Je ne dis pas que je n'eusse préféré m'en tenir aux fiançailles ; *on les aurait fait traîner un peu... Mais j'étais d'ailleurs décidé à aller jusqu'au bout, si c'était nécessaire.* Les retards qu'on apportait au mariage commençaient à l'inquiéter, à lui faire croire de nouveau qu'elle était condamnée...

Alors, pour lui prouver le contraire, je l'ai épousée, comme j'avais dit.

LE DOCTEUR.

Et malgré moi, je m'en flatte.

JACQUES.

Avouez pourtant que ça été gentil .. cette petite chappelle... à minuit... et ces fleurs... rien que des roses blanches et des lis!... Et la petite mariée, plus blanche que ces fleurs... avec des yeux tout brillants d'extase... Elle était si faible en rentrant ici, que j'ai dû la porter sur son lit, et que j'ai passé la nuit auprès d'elle, sa main dans ma main... Au reste, depuis quinze jours que je suis son mari, c'est comme ça que j'ai passé la plus grande partie des nuits, assis à son chevet. Je ne rentre dans ma chambre que vers le matin, quand elle s'assoupit. C'est heureux que je n'aie pas besoin de beaucoup de sommeil : mes anciennes habitudes de cercle m'auront du moins servi à ça... Je ne l'ai jamais embrassée que sur le front. *Une fois seulement qu'elle allait mieux, je me suis étendu à ses côtés.* Elle croit que c'est ça le mariage.

LE DOCTEUR.

Et, avec tout cela... l'aimez-vous ?

JACQUES.

*Je ne vois pas ce que je ferais de plus...* Oui, je la trouve très curieuse... Et si parfaitement pure ! si naturellement et si profondément innocente ! Notez que pas une autre jeune fille n'aurait pu me donner cette impression de pureté invraisemblable... Du moins, une



autre ne me l'eût donnée que le premier soir. Ah ! je lui dois vraiment des minutes... très particulières... Il est vrai, aussi, que je ne l'ai pas trop mal encadrée. Très réussie, n'est-ce pas ? sa chambre, comme je l'ai fait arranger... Blanc sur blanc... rien que de la mouseline des Indes et de la dentelle... Ça donne l'idée d'un reposoir.

LE DOCTEUR.

Bref, vous vous amusez ?

JACQUES.

Oh ! docteur, vous avez des mots d'une... impropriété ! Non, allez, je ne m'amuse pas toujours... Quand je la vois haleter, et tour à tour frissonner et brûler durant ces si longues nuits... je ne puis vous dire à quel point cela me paraît injuste, odieux, monstrueux, et combien cela me fait mal... Et pourtant, — c'est curieux, — j'éprouve le besoin d'être là... Et puis, elle est si douce ! elle me dit des choses... Oh ! je sais bien, des choses qui m'auraient fait sourire autrefois si on me les avait racontées... mais qui me remuent jusqu'au fond du cœur, peut-être parce que je n'ai pas longtemps à les entendre... Comment l'avez-vous trouvée aujourd'hui ? (Geste vague du docteur.) Toujours la même chose ?...

LE DOCTEUR.

*Quand vous m'avez interrogé il y a six semaines, je vous ai répondu qu'elle en avait pour quatre ou cinq mois. Je souhaite que vous les lui laissiez vivre..*

JACQUES.

*Vous ne pouvez pourtant pas dire que je lui sois mal-faisant.*

LE DOCTEUR.

*Pas encore, mais je tremble.*

JACQUES.

*Pourquoi?*

LE DOCTEUR.

*Parce que je vous connais.*

JACQUES.

*Enfin, elle va mieux? Vous le disiez hier à madame Aubert et à Marthe?... \**

LE DOCTEUR.

*Madame de Tièvre se croit mieux et paraît mieux, en effet : l'état d'exaltation morale où elle vit l'a comme transfigurée. A mon sentiment, elle ne fait que brûler plus vite ce qui lui reste de vie. Mais l'espoir est revenu à la pauvre mère. Devais-je la détromper? Quant à mademoiselle Marthe...*

JACQUES.

*Oh! celle-là ne me paraît pas d'une pâte à s'émouvoir beaucoup, quoi qu'il arrive.*

LE DOCTEUR.

*Je crois que vous vous trompez. Vous ne prenez pas garde à elle; sa mère et vous, vous n'êtes occupés que de votre malade. Mais moi, j'ai plusieurs fois observé mademoiselle Marthe, et vrai! elle me fait de la peine.*

\* Cependant, ce que vous disiez hier à madame Aubert et à Marthe?

LE DOCTEUR.

*Elle paraît mieux, l'état d'exaltation morale où elle vit l'a comme transfigurée. L'espoir est revenu à la pauvre mère. La vérité, d'ailleurs, c'est que je ne sa plus moi-même... Quant à mademoiselle Marthe...*

JACQUES.

Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

D'abord cet isolement où elle est rejetée. Et puis... je ne serais pas étonné que, dans les premiers temps que vous fréquentez la maison, elle ne se soit figurée...

JACQUES.

Elle a eu tort.

LE DOCTEUR.

Elle était assez excusable, avouez-le... Le mieux eût été de l'éloigner après le mariage de sa sœur. Mais elle n'a point de famille, sauf une vieille grand'mère impotente et pas riche... On l'a donc gardée, pour son malheur. Dieu sait à quoi elle pense ; mais, sérieusement, elle m'inquiète. Avez-vous remarqué qu'elle n'a plus du tout, mais plus du tout, ses belles couleurs ?

JACQUES.

Elle s'ennuie, je ne dis pas. Cela passera. Je n'ai rien contre elle ; mais, que voulez-vous ? elle ne m'intéresse pas. Belle fille, pas mauvaise, mais tellement insignifiante ! Une femme à la douzaine, je vous dis !

LE DOCTEUR.

Cela vaudrait mieux pour elle, mais ne vous y fiez pas. C'est l'eau qui dort. Je la crois, au fond, de la race des passionnées et des violentes.

JACQUES.

Justement je ne peux pas souffrir ces femmes-là. Les autres non plus, du reste.

## LE DOCTEUR.

Enfin, voici ce que je voulais vous dire. D'ordinaire, vous lui adressez à peine la parole, et c'est comme si elle n'existait pas pour vous. Sans doute, cela s'explique assez par l'unique souci qui vous absorbe. Mais cela est mauvais. Puisque mademoiselle Marthe est obligée de vivre avec vous, traitez-la cordialement, amicalement; montrez-lui qu'elle compte pour quelque chose dans la maison, qu'on lui sait gré des services qu'elle y rend et du peu de bruit qu'elle y fait. Parlez-lui simplement, en bon camarade. Établissez bien ce ton entre vous, une fois pour toutes... Je vous dis cela parce que je vous considère après tout comme un honnête homme.

JACQUES, souriant.

Trop bon !

## LE DOCTEUR.

Je ne vous parais pas trop me mêler de ce qui ne me regarde pas ?

JACQUES.

Tout ici vous regarde, docteur, et je me souviendrai de ce que vous me dites là... Je ne vauz pas grand' chose, mais il m'a toujours été insupportable qu'on souffrit à cause de moi... Je me souviendrai, soyez tranquille.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME AUBERT, MARTHE.

Elles entrent par la porte du fond

MADAME AUBERT, au docteur.

Elle dort. (Presque gaie.) Dites, docteur, si nous allions la sauver, tout de même ?

LE DOCTEUR.

Espérons... J'ai une visite à faire tout près d'ici. J'entrerais peut-être en repassant.

Il sort par la porte de droite.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins LE DOCTEUR.

MADAME AUBERT.

Ah ! Marthe, j'ai à te parler. (Mouvement de Jacques pour se retirer.) *Vous n'êtes pas de trop, mon cher Jacques.* (A Marthe.) Je t'ai dit, il y a deux ou trois mois, que le baron Hulard avait l'intention de demander ta main...

MARTHE.

Et vous vous rappelez ce que j'ai répondu, ma mère..

MADAME AUBERT.

Oui, mais aujourd'hui même je viens de recevoir du baron une demande formelle, officielle ; et je te la communique, parce que je le dois, et que d'ailleurs tu as peut-être réfléchi.

MARTHE.

Si j'avais réfléchi, ma mère, c'eût été pour m'affermir encore dans mon premier refus.

MADAME AUBERT.

Je te rappelle que le baron Hulard est fort riche, qu'il a une grande situation... et enfin que tu n'as pas de dot, ma pauvre enfant.

MARTHE.

J'ai vingt-deux ans ; il en a soixante, et des rhumatismes... Mais ce n'est pas pour cela qu'il me fait horreur... Je pourrais, dans bien longtemps peut-être, me résigner à être la garde-malade d'un vieil homme qui serait bon, qui aurait pour moi une affection de père... Mais celui-là !...

MADAME AUBERT.

Explique-toi.

MARTHE.

Je ne sais ce qu'il me veut ni ce qu'il attend de moi, mais il me fait peur... A Aix, l'an dernier, quand il m'offrait le bras pour la promenade... Non, je ne puis dire cela... Et, quand il me regardait, ce qu'il y avait dans ses yeux... J'avais envie, en le quittant, de me jeter dans un grand bain d'eau claire... Je vous jure,

ma mère, que vous n'avez pas le droit de me donner à cet homme-là !

MADAME AUBERT.

Je crois que tu le juges mal... que tu obéis à une antipathie irraisonnée...

MARTHE.

Ne m'en parlez plus, ma mère, je vous en prie... Voyez-vous, si jamais je pouvais dire oui, c'est que je n'aurais le choix qu'entre cela et le suicide.

MADAME AUBERT.

Mon Dieu, que de grands mots ! Votre avis, Jacques ?

JACQUES.

Mademoiselle Marthe a raison, parfaitement raison. Je connais beaucoup Hulard, et je dois dire que c'est une des moins respectables parmi mes connaissances.

MADAME AUBERT.

Eh bien, donc, encore une fois n'en parlons plus.

Elle sort par la porte du fond.

## SCÈNE IV

JACQUES, MARTHE.

MARTHE.

Merci, monsieur, d'être venu à mon aide.

JACQUES.

C'était fort naturel, mademoiselle, et je n'ai fait que dire ce que je sais.



MARTHE.

Je ne vous croyais pas tant mon ami.

JACQUES.

Pourquoi ? J'ai le devoir de l'être, d'abord ; et c'est un devoir facile.

MARTHE.

Voilà, je crois, la première chose gracieuse que vous m'avez dite.

JACQUES, bon enfant.

Vous croyez ?... C'est que nous n'avons guère le temps d'échanger des choses gracieuses autour de notre malade. *Vous le savez bien, car vous êtes celle sur qui doit peser le plus lourdement la tristesse de la maison.*

MARTHE.

*J'ai l'habitude, allez.*

JACQUES.

*Il est certain que la vie qui vous est faite n'est pas précisément celle qu'on a le droit de rêver à votre âge.*

MARTHE.

*Ne vous occupez pas de moi. Je ne me plains pas.*

JACQUES.

*J'aurais peur moi-même de vous faire injure en vous plaignant trop fort. Nous sommes tous ici les esclaves d'un même devoir. Mais laissez-moi vous dire en passant que je sens très bien le mérite que vous avez à accepter, comme vous faites, une existence fort mélancolique, et que je vous sais très profondément gré du dévouement que vous montrez à votre sœur.*

MARTHE.

Ne parlons pas de cela. (Ici, et dans les deux répliques suivantes de Marthe, on sent que le ton est affecté et qu'elle veut mettre Jacques à l'épreuve.) Au reste... qu'est mon pauvre mérite auprès du vôtre?

JACQUES.

Comment?

MARTHE.

C'est si beau, si bon, et si original dans la bonté, ce que vous avez fait!

JACQUES.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

MARTHE.

Croyez-vous que je n'aie pas compris? Apporter à notre pauvre malade l'illusion, le rêve dont elle avait besoin, pousser cette feinte miséricordieuse jusqu'à l'entier sacrifice de soi... quoi de plus héroïque et de plus touchant! et comme la charité est plus belle ici que n'eût été l'amour même!

JACQUES, nettement.

Vous vous trompez, mademoiselle; il ne peut être ici question de charité. J'aime Simone de tout mon cœur, le plus réellement et le plus sincèrement du monde... Enfin... j'aime ma femme, et cela n'a pas deux sens.

MARTHE. Elle change de ton subitement.

Vous? vous l'aimez? Allons donc? Est-ce que c'est possible? Est-ce qu'on aime une malade, une mourante?

JACQUES.

*Je crois l'avoir prouvé ; et puis, Simone n'est plus une mourante, Dieu merci !*

MARTHE.

Et moi, je vous dis que vous ne l'aimez pas!... Est-ce que vous aimez quelque chose ou quelqu'un?... Vous n'avez agi que par curiosité, par ennui, par orgueil, pour le plaisir de vous voir vous-même jouer le rôle d'un Dieu bienfaisant... que sais-je? pour avoir chez vous un bibelot que tout le monde n'a pas... Si vous l'aimiez d'abord, vous seriez son mari!

JACQUES.

Et je ne le suis pas ?

MARTHE.

Non, vous ne l'êtes pas!

JACQUES, à part.

Elle est étonnante... (A Marthe.) Qui vous l'a dit?

MARTHE.

Simone elle-même.

JACQUES.

Simone ?

MARTHE.

Oh ! elle ne me l'a pas dit comme cela, bien sûr... Elle ne sait pas... Mais j'ai bien compris à ses confidences de petite fille...

JACQUES.

Diab! vous n'êtes pas une petite fille, vous. .

MARTHE.

J'ai passé l'âge, en effet.

JACQUES.

Mais enfin, pourquoi me dites-vous cela? *Car je ne peux pas vous cacher que c'est un peu bizarre.*

MARTHE.

Pour que vous sachiez que je sais et que, moi du moins, je ne suis pas votre dupe. Parce que je vous déteste! parce que vous m'avez fait trop de mal!... Parce que tout cela est trop humiliant et trop douloureux à la fin! Parce que... parce que je ne sais plus ce que je dis...

E le tombe sur une chaise la tête dans ses mains.

JACQUES, remontant, à part.

Tiens! tiens!... *Le docteur avait raison... Moins banale que je ne croyais, évidemment... Toi, si tu n'étais pas ma belle-sœur, si je t'avais rencontrée l'année dernière, si je ne m'étais pas réfugié ici pour fuir tout ce qui te ressemble... Mais trop tard, mon enfant, trop tard.* Heureusement! (Redescendant; à Marthe). Mademoiselle Marthe, maintenant que je vous connais mieux, permettez-moi de vous dire que vous avez peut-être tort de refuser le baron Hulard.

MARTHE, sans relever la tête.

*Peut-être.*

MADAME AUBERT, *entrent.*

Simone vient de se réveiller. Voulez-vous venir, mon ami ?

JACQUES, *vivement.*

J'y vais ! Oh ! mais j'y vais !

*Il sort par la porte du fond.*

## SCÈNE V

MARTHE, *seule.*

Quelle honte!... J'ai parlé comme malgré moi... Qu'a-t-il compris ? et que va-t-il penser de moi ? *Il ne m'aimait pas auparavant : maintenant il doit me mépriser...* C'est fini, bien fini : plus d'espoir... Mais qu'est-ce que je dis là ? Qu'est-ce que j'espérais donc ?... C'est lui, c'est encore lui qui, m'ayant faite si malheureuse, m'a rendue méchante... Je ne puis pourtant pas vivre comme ça !... M'en aller chez bonne maman ?... ou bien consentir à cet affreux mariage qu'il a eu l'insolence de me conseiller tout à l'heure ?... Non, non ! je veux rester, être là jusqu'au bout, être là pour voir, pour savoir, dussé-je souffrir à en mourir ! être là tant que je pourrai espérer... Encore ce mot ! Espérer quoi ?... Oh ! il n'y a plus moyen de me mentir à moi-même. Ce que j'espère... je n'oserais le dire, même tout bas... mais je sais bien ce que j'espère... *Et pourquoi pas ? Est-ce ma faute, si la situation qu'ils m'ont faite est telle que ce qui doit arriver nécessairement et sans que j'y sois pour rien*

*(car elle n'est pas si sauvée qu'ils affectent de le dire!); est-ce ma faute si cela seul peut m'apporter à moi la délivrance et la fin de mes maux?... Quand il n'y aura plus personne entre lui et moi... eh bien, nous verrons! (Elle voit venir Jacques et Simone par la porte du fond). Eux!...*

Elle s'enfuit par l'autre porte.

## SCÈNE VI

JACQUES, SIMONE.

JACQUES.

Attendez, ma chérie. (Il vérifie si toutes les fenêtres du bow-window sont fermées). Là... vous pouvez venir. (Il l'installe.) Êtes-vous bien ?

SIMONE.

Oui, mon ami. (Elle regarde la mer au loin.) Que c'est beau, ce soleil couchant sur la mer ! C'est l'heure où tout fuit, où tout s'éteint, où tout nous dit adieu, et où tout paraît plus doux au moment de s'évanouir... C'est mon heure, à moi... Regardez ces voiles de pêcheurs. C'est vrai qu'on dirait des oiseaux... de grandes mouettes tout en or, dont on ne verrait qu'une aile...

Récitant.

Voiles, grâces des eaux qui volez sur la mer !

JACQUES.

Tiens, il est joli, ce vers-là.

SIMONE.

Il est de Lamartine, mon ami.

JACQUES.

Vous êtes très savante, Simone.

SIMONE.

Je sais des petites choses... Et ce steamer avec sa cheminée rouge, toute rouge, et son panache horizontal... Où va-t-il ?

JACQUES.

Peut-être à Alger ; peut-être à Naples ; peut-être à Alexandrie ; peut-être en Chine...

SIMONE.

Croyez-vous que, dans ces pays-là, il y ait une femme qui aime son mari comme je vous aime ?

JACQUES.

Et croyez-vous qu'il y en ait une plus aimée ?

SIMONE.

Et croyez-vous que, tout compte fait, il y en ait une plus heureuse?... Tenez, je fais un raisonnement...

JACQUES.

Voyons.

SIMONE.

Tous ces pays-là, où vont les navires, j'aurais bien voulu les voir avec vous. Mais ce que j'aurais pu voir, que serait-ce, comparé au reste du monde ? Je prends très facilement mon parti de n'en avoir connu qu'un petit coin, puisque je vous ai. Eh bien, si cela ne me fait rien que ma vie n'ait été qu'un point dans l'immensité, cela ne doit non plus rien me faire qu'elle



ait été un point encore plus petit dans le temps, puisque je vous aurai eu à moi toute seule. N'est-ce pas bien raisonné ?

JACQUES.

Comme vous dites cela, ma chérie ! Vous m'aviez promis que ces méchantes pensées ne vous revien- draient plus jamais, jamais.

SIMONE.

C'est que vous ne savez pas ? Je souffre beaucoup moins à présent ; mais c'est comme si j'avais vécu toute ma vie en quelques jours, et comme s'il ne m'en restait plus. Je suis comme dans un rêve : il me semble que les objets qui m'entourent n'ont presque plus de réalité, et que je ne tiens plus à la vie que par un fil si léger, si léger !...

JACQUES.

Qu'importe ? Il n'a pas besoin d'être si gros pour vous retenir, petite Simone.

SIMONE.

Et puis, peut-être aussi qu'il cassera doucement, si doucement que je ne m'en apercevrai même pas... (Jacques s'est approché d'elle et lui a passé son bras autour des épaules.) Pourvu que je sente vos bras autour de moi !... Ah ! mon ami, ce que vous avez été pour moi, il n'y a pas de mots pour le dire. Mais vous ? vous ai-je rendu un peu heureux ? Non pas par ce que j'ai pu faire, mais rien qu'en étant là, rien qu'en vous aimant ?

JACQUES.

En doutez-vous ?

SIMONE.

Non, mon ami ; non, mon mari... (Lentement.) mon cher mari : car, c'est incroyable et pourtant c'est vrai, vous êtes bien réellement mon mari.

JACQUES, souriant.

Tout ce qu'il y a de plus réellement, ma chérie... (Il se lève et redescend pendant que Simone regarde la mer ; à part.) *On prétendait cependant que non tout à l'heure... C'est singulier, depuis que cette folle m'a parlé... c'est comme un choc en retour... pour la première fois je me sens presque troublé près de ma femme-enfant ; il me semble que je la vois avec d'autres yeux, que je l'aime d'une façon un peu moins... ou un peu plus...*

SIMONE.

A quoi pensez-vous, mon ami ?

JACQUES.

A vous. (Il se rapproche.) Vous êtes jolie, Simone, très jolie !

Il se rassied près d'elle, et cette fois la prend par la taille.

SIMONE.

Je voudrais l'être pour vous, mon ami ; je voudrais vous plaire beaucoup, pour que vous vous souveniez de moi plus longtemps. Cela vous fera de la peine, mais cela vous fera aussi du bien. Je ne sais pas comment vous avez vécu avant de me connaître, mais je crois bien que je suis la meilleure action de votre vie. Vous souvenir de moi, ce sera vous souvenir du temps où vous aurez été le meilleur. Et cette pensée vous sou-

tiendra, vous fortifiera dans les chagrins et dans les tentations. Ainsi, je vous servirai toujours à quelque chose... N'est-ce pas que vous ne m'oublierez jamais ?

JACQUES. Il a peu à peu attiré Simone sur ses genoux et la tient tout entière embrassée; très ému.

Non, ma chère enfant; non, ma petite fille...

SIMONE.

C'est tout ?

JACQUES.

Non, ma chère petite femme.

Il la baise sur la bouche.

SIMONE, très remuée.

Ah ! mon ami, c'est la première fois que vous m'embrassez ainsi... (Se retirant tout à coup.) Prenez garde, j'entends des pas... Je suis ridicule. Qu'est-ce que nous faisons de mal?... Mon ami, voulez-vous me faire un grand plaisir ? Allez dans ma chambre ; ouvrez mon armoire ; voici la clef que je vous confie. Vous y trouverez dans un coin, en bas, une petite corbeille à ouvrage. Vous me l'apporterez.

JACQUES.

Et qu'est-ce qu'il y a, dans cette corbeille à ouvrage ?

SIMONE.

Vous vous moquerez de moi.

JACQUES, protestant.

Oh !

SIMONE.

Il y a... des petits riens... auxquels je travaille quand on ne me voit pas.

JACQUES.

Mais quoi, encore ?

SIMONE.

Il y a... ne riez pas !... un petit bonnet, une petite brassière... Dame ! on ne sait pas. Quand on est mariée...

JACQUES, souriant.

C'est vrai, on ne sait pas.

Il sort par la porte du fond. Marthe entre presque aussitôt par l'autre porte.

## SCÈNE VII

SIMONE, MARTHE.

MARTHE.

Tu es seule ?

SIMONE.

Oui, j'ai envoyé Jacques me chercher...

MARTHE.

Quoi ?

SIMONE.

C'est un secret. Tu sauras plus tard.

MARTHE.

Veux-tu que je fasse apporter la lampe ?

SIMONE.

Non, j'aime bien cette lumière de la fin du jour. As-tu remarqué ? Elle a l'air de venir, non plus du ciel, mais de la terre et de la mer. Les choses ressemblent à des apparitions... On les dirait éclairées par une lumière qui leur est propre... Les yeux, par exemple... on voit mieux les yeux au crépuscule.

MARTHE.

Tu n'as pas froid ?

SIMONE.

Non.

MARTHE.

Alors ton mari est toujours gentil pour toi ?

SIMONE.

S'il n'était que gentil, cela ne me suffirait pas. Il m'aime, ce qui est bien autre chose. Je puis bien le dire, puisque cela est vrai et que, pour être aimée, il n'est pas toujours nécessaire de le mériter.

MARTHE.

*Mais, dis-moi... Comment t'aime-t-il ?*

SIMONE.

*Est-ce que cela peut se raconter ?* Non seulement il est bon, très bon (et tu penses si, avec moi, il a des occasions d'exercer sa bonté !) mais si tendre, avec cela... si tendre !... Tiens, quelquefois, la nuit, quand il croit

que je dors et que je ne le vois pas... doucement, tout doucement il baise mes cheveux... et il reste là, longtemps, le front dans mes nattes... Enfin ce que je vais te dire te paraîtra bien prétentieux...

MARTHE, très agitée.

Va toujours !

SIMONE.

Eh bien, il y a des moments... oh ! je sais pourtant bien que je ne le mérite pas... où je me figure que je suis vraiment pour lui ce qu'il est pour moi...

MARTHE.

C'est-à-dire?...

SIMONE.

C'est-à-dire... tout, ou presque tout.

MARTHE.

*Mais enfin, quand vous êtes seuls, comment est-il avec toi?... Est-ce qu'il t'embrasse souvent?...*

SIMONE.

*Tu as de ces questions...*

MARTHE.

*Qu'est-ce que ça fait?*

SIMONE.

*Naturellement, il m'embrasse!*

MARTHE.

*Et comment t'embrasse-t-il?*

SIMONE.

*Mais... très bien.*

MARTHE.

*Comme on embrasse un enfant ?*

SIMONE, souriant.

*Mieux, Marthe, encore mieux.*

MARTHE, d'une voix altérée.

Bref, tu es heureuse ?

SIMONE.

Je suis heureuse.

MARTHE.

Et tu vas mieux ?

SIMONE.

Je crois que oui.

MARTHE, s'approchant très près de Simone.

C'est ma foi vrai... tu es transfigurée ce soir... un air de béatitude ! une animation ! presque des couleurs...

SIMONE, mystérieusement.

Il y a de quoi !

MARTHE.

Qu'est-ce donc ?

SIMONE.

Cela ne se voit donc pas ?

MARTHE.

Mais quoi ?

SIMONE.

Ah ! Marthe ! si tu savais !... Mais tu ne peux pas comprendre, car enfin toi, Marthe, tu es une jeune fille.



MARTHE.

Ton aînée de cinq ans, Simone.

SIMONE.

Eh bien, figure-toi que, tout à l'heure... Mais ce n'est pas commode à expliquer, ces choses-là...

MARTHE.

Mais va donc !

SIMONE.

Jusqu'ici, il m'aimait bien et il me le témoignait, mais comme on témoigne son affection à une sœur, à une fille... Je croyais, moi, que c'était cela l'amour.

MARTHE, les dents serrées.

Et maintenant ?

SIMONE.

Pendant que Simone parle, Marthe s'approche de la fenêtre à gauche de la scène, fenêtre à laquelle Simone tourne presque le dos.

Maintenant, je suis sa femme!... sa femme pour de vrai!... J'en suis sûre... Tu entends?...

MARTHE.

J'ai bien entendu.

SIMONE.

Et voici le plus extraordinaire... J'étais retombée dans mes idées noires, je croyais que je m'en allais... Or, depuis que... enfin, depuis tout à l'heure... je ne suis plus la même, et je sens cette fois, je sens comme jamais je ne l'ai senti, que je vais vivre, que je vais vivre !

MARTHE.

Vraiment ?

SIMONE.

Vivre! Être avec lui... longtemps, toujours.

MARTHE, à elle-même.

Longtemps? Toujours?... *J'étouffe!* (*Depuis quelques instants elle suffoque; sa respiration est haletante. D'un geste machinal elle ouvre la fenêtre pour avoir de l'air. Brusquement :*) Il ne te parle jamais de moi ?

SIMONE.

Non (*se reprenant.*) c'est-à-dire... quelquefois. Il a dit l'autre jour que tu étais très belle.

MARTHE.

Il est bien bon.

SIMONE.

Oh! il a pour toi beaucoup d'amitié, je t'assure... Il a raison: car c'est à toi, ma bonne Marthe, que nous devons notre bonheur... Tu te souviens, quand je m'étais mis dans la tête que tu devais l'aimer?... C'est pour cela que j'ai eu le courage de lui parler... et tout notre bonheur vient de là... Toi, tu résistais, tu ne l'aimais pas... Heureusement! Sans cela, qu'est-ce que nous serions devenus?

MARTHE, remonant.

Tu es sûre que les choses se sont passées comme tu dis?

SIMONE.

*Mais... (Frissonnant.) J'ai froid\*.*

\* (Effrayée). Marthe!

MARTHE.

Alors pourquoi, après lui avoir parlé, avais-tu peur de moi ? *Pourquoi t'es-tu mise à genoux ?* De quoi m'as-tu demandé pardon ?

SIMONE

*J'ai bien froid.*

*Elle fait le geste de ramener un châle autour d'elle<sup>1</sup>.*

MARTHE, s'approchant et lui parlant les yeux dans les yeux.

Rappelle-toi, Simone, et ne mens pas. Tu le sais bien, que je t'aimais ! Tu le sais bien, que tu m'as trahie ! Tu le sais bien, que tu me l'as volé ! Ose dire que tu ne le sais pas !

SIMONE, tremblant de tous ses membres.

Marthe ! *tu me fais peur...* Oh ! tes yeux... Je vois dans tes yeux que tu me hais.

MARTHE.

J'ai tant de raisons de t'aimer, n'est-ce pas ?

SIMONE.

Marthe ! Marthe ! pour l'amour du bon Dieu !... (Elle tousse). *J'ai froid... j'étouffe...* hélas, j'étais si bien tout à l'heure... (Elle tou-se encore). *J'ai bien mal...* (Elle se retourne et aperçoit la fenêtre ouverte. — Avec épouvante.) *Oh ! la fenêtre !...*

1. Marthe ! tu me fais peur...

MARTHE, *comme se rendant compte, alors seulement, de ce qui s'est passé.*

Qu'ai-je fait ?

*Elle reste immobile.*

SIMONE, appelant et continuant de regarder Marthe avec terreur.

Jacques ! Jacques !

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES entrant.

Qu'y a-t-il ?

SIMONE\*.

Rien... rien... je ne sais plus. *Je causais bien tranquillement avec Marthe... Tout d'un coup, j'ai eu froid... Alors, j'ai pris peur. Mais ne t'inquiète pas. Cela va déjà mieux. Une fois couchée, cela passera.*

JACQUES. Il conduit Simone à sa chambre, en la soutenant, et reparait presque aussitôt. Tourné vers la porte de la chambre.

Oui, chérie, je reviens tout de suite.

\* C'est Marthe...

Marthe ?

JACQUES.

Non... rien... rien... etc.

SIMONE.

## SCÈNE IX

MARTHE, JACQUES, puis SIMONE,  
puis LE DOCTEUR.

JACQUES. *Il surprend Marthe en train de fermer la fenêtre.*

Vous savez que c'est atroce, ce que vous avez fait là ?

MARTHE.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

JACQUES, *méprisant.*

Allons, c'est bien, partez. Je ne vous dénoncerai pas.

MARTHE.

*Me dénoncer ? A qui ? Pourquoi ? Savez-vous seulement ce qui s'est passé ? Elle m'a menti ! elle m'a bravée !... J'ai répondu... Et puis j'étouffais... l'air me manquait... j'ai fait un geste, sans savoir, oh ! sans savoir, je le jure !... Vous ne me croyez pas ? A votre aise ! Quoi que j'aie fait, c'est votre faute.*

JACQUES, *très calme.*

*Eh ! quand on est criminel, c'est toujours malgré soi. Il ne faut pas l'être, voilà tout. J'ai horreur des femmes méchantes et peut-être autant des personnes tragiques...*

*Enfin*<sup>1</sup> vous me tuez une enfant que j'aime de tout mon cœur. Donc, c'est fini entre nous deux. Fini, entendez-vous bien ? Il va falloir probablement vous garder quelques jours dans cette maison. J'espère que vous n'essaierez même pas d'approcher votre sœur. Forcément, nous nous trouverons encore ensemble un certain nombre de fois. Mais considérez que, dès maintenant, je ne vous connais plus.

MARTHE.

Non, je ne m'en irai pas. Je reste. *Vous n'avez pas le droit de me chasser, car vous êtes mon complice. Oui, mon complice, puisque c'est par vous que j'ai souffert, et que c'est l'excès de souffrance injuste qui m'a menée où j'en suis...* Vous m'avez tous trompée ! Vous vous êtes tous joués de moi ! Vous avez tous été égoïstes et lâches ! Lorsque vous êtes venu, j'étais jeune et pas laide ; *l'autre se mourait déjà* : que devais-je penser de vos assiduités ? Vous l'êtes-vous demandé quelquefois ? Pouvais-je deviner votre pensée secrète ? Quand j'ai découvert mon erreur, ce que j'ai éprouvé... *On plaint ma sœur depuis qu'elle est au monde, mais je vous jure qu'elle n'a jamais connu ces heures-là. Et personne n'a voulu comprendre. Ma mère a fait semblant de ne pas voir ; elle vous a caché mon état. Et quant à Simone... ce qu'elle a fait est abominable !*

1.

MARTHE.

Qu'est-ce que j'ai fait ? Savez-vous seulement ce qui s'est passé ?

JACQUES.

Oh ! je le devine. Je sais que vous me tuez une enfant, etc....

JACQUES, commençant à s'intéresser.

Simone ? Qu'a-t-elle donc fait ?

MARTHE.

*C'est juste, vous ne savez pas. Bien sûr que je ne pouvais pas vous le raconter, et, si je parle aujourd'hui, c'est que je suis désespérée, c'est que je n'ai plus maintenant de fierté ni de pudeur à sauver, et qu'enfin ce que je vais vous dire est ma seule justification. Eh bien, voici ce qu'elle a fait... J'avais toujours été malheureuse; j'avais vécu au milieu de la maladie et de la mort et, peut-être à cause de cela, moi aussi je voulais vivre ! aimer ! être aimée ! Mais je n'osais pas croire que vous songiez à moi. Simone m'a rassurée ; elle me disait : « Pour qui donc viendrait-il ? » C'était le jour où vous avez fait la demande en mariage. Simone m'avait dit : « Il l'aime, j'en suis sûre. Au reste, je vais lui parler, et je verrai bien. » Et comme vous entriez, je me suis sauvée ; je me suis enfermée dans ma chambre où j'ai longtemps pleuré, — pleuré de joie... Quand je suis redescendue, Simone était votre fiancée. Elle m'avait trahie, trahie indignement... Et, quand je me suis plainte, si vous saviez avec quelle dureté ma mère m'a traitée !...*

JACQUES.

Eh ! mademoiselle !...

MARTHE.

Oui, ce que je vous dis là est insensé. Vous ne me deviez rien : vous ne m'aimiez pas, c'était tout simple... Et vous ne pouviez pas savoir... Mais, sciemment ou non, vous m'avez fait tant de mal ! Vous figurez-vous



seulement ce que j'endure depuis un mois, dans mon coin, à vous regarder tous deux.

Elle sanglote. Jacques, pris de pitié, redescend.

JACQUES.

Voyons, ma chère enfant, est-ce que vous ne vous exagérez pas à vous-même vos propres sentiments? Ne mettez-vous pas un peu de drame dans tout cela? N'est-ce point, au fond, imagination romanesque de jeune fille?

MARTHE.

Romanesque, moi? (Elle s'approche très près de Jacques.) Mais voyez donc ma figure, voyez donc mes yeux qui n'ont pas dormi depuis des semaines. Romanesque? comment le serais-je puisque je viens d'être vraie... jusqu'au crime, à ce qu'il paraît!

JACQUES, comme à lui-même.

*Oui... jusqu'au crime. (A Marthe.) Mais pourtant, ma pauvre petite si je m'en étais allé comme j'étais venu!... ou bien encore si j'avais épousé une autre femme?...*

MARTHE.

*Cela n'aurait pas été la même chose.*

JACQUES.

*Pourquoi?*

MARTHE.

*Mais...*

JACQUES.

*Allons, cherchez.*

MARTHE.

*Eh bien... une autre femme ne m'aurait pas trahie... Une autre femme, je ne l'aurais peut-être pas connue. Mais vous voir, elle et vous, vous voir vous aimer tout près de moi... C'est cela qui est horrible. Et puis...*

JACQUES, très intéressé.

*Et puis ?*

MARTHE.

*Je ne sais comment dire... Il me semblait que malade comme elle était, vous n'aviez pas le droit de la prendre, que cela était monstrueux... Et cette idée que vous l'aimiez sans que je pusse seulement deviner pourquoi... cette idée m'emplissait de colère et me soulevait contre elle et contre vous...*

JACQUES.

Mais enfin, *vous avez été bien élevée*, vous avez passé votre enfance au couvent. Vous croyez en Dieu ? vous êtes pieuse ?

MARTHE.

Non.

JACQUES.

Non ?

MARTHE.

Mon père, le seul être qui m'ait aimée, est mort à trente ans. Mon beau-père et mon petit frère, que j'ai jamais bien tous deux et qui n'avaient jamais fait de mal, sont morts sous mes yeux, et après quelles tortures ! Depuis que je me connais, j'ai vu souffrir ma mère. Pourquoi tout cela ?

JACQUES.

Alors vous ne regrettez pas ce que vous venez de faire ?

MARTHE.

*Je l'ai fait malgré moi, je vous le répète\**. Et je le regrette de toute mon âme, car je vois bien que vous me haïssez un peu plus qu'auparavant.

Elle sanglote. Un temps.

JACQUES.

Vous vous trompez. Je n'ai point de haine contre vous.

MARTHE.

Bien vrai ? Oh ! que vous êtes bon ! que je vous remercie ! Alors, vous me pardonnez ?

JACQUES.

Ce n'est pas à moi de vous pardonner, mon enfant. Il se peut d'ailleurs que vous ne soyez pas tout à fait responsable... Vous êtes une petite personne très bizarre, savez-vous bien ? *Qui diable pouvait soupçonner... Je plains les hommes qui vous rencontreront... ou plutôt, je ne les plains pas... Enfin, je ne sais plus au juste...* Mais, en attendant, il faut partir. Vous irez à Lyon, chez votre grand-mère... Nous arrangerons cela demain.

MARTHE.

Non, encore une fois, je reste. Je suis une malheureuse fille : c'est à cause de cela qu'il faut me garder.

\* J'ai parlé malgré moi. Et je le regrette, etc...

Ayez pitié de moi comme vous avez eu pitié de l'autre. J'y ai autant de droit qu'elle. On est aussi à plaindre d'être méchante que d'être malade. Soyez bon. Près de vous, peu à peu, je m'apaiserai. Je vous serai si reconnaissante! Je ne verrai plus Simone, je ne lui ferai plus de mal. Mais vous... je vous verrai... de temps en temps. *Et j'attendrai bien patiemment...*

JACQUES.

Quoi ?

MARTHE.

*Que vous m'aimiez un peu...* Je vivrai là dans votre ombre. Et je serai pour vous... ce que vous voudrez...

JACQUES.

Ce que je voudrai?... Savez-vous bien ce que vous dites?

MARTHE.

Oui, je le sais.

JACQUES.

Mais c'est insensé! Mais vous ne me connaissez pas! Mais je ne vau pas du tout la peine qu'on se perde pour moi, vous pouvez m'en croire! Mais je ne suis qu'un égoïste et un curieux, qui n'ai pour toute vertu qu'un peu d'indulgence et de douceur!...

MARTHE.

Eh bien, ayez-en pour moi.

JACQUES.

Ma pauvre enfant, je vous plains de tout mon cœur.

MARTHE.

Alors, je puis rester ?

JACQUES.

Rester ? rester ? Après tout ce que vous venez de me dire...

MARTHE.

Qu'est-ce que cela fait ?

JACQUES.

Voyons, voyons, calmez-vous un peu... Vous êtes là à frissonner...

MARTHE.

Oui... la fièvre...

JACQUES, prenant un châle sur un meuble.

Mettez ce châle .. (Il l'arrange en prenant son temps.) et rentrez dans votre chambre... Et demain vous serez sage... vous partirez... il le faut...

MARTHE.

Vous le voulez ?

JACQUES.

Je le veux.

MARTHE.

Pas avant de vous avoir revu au moins...

JACQUES. (Simone entre sans être aperçue, voit et entend tout ce qui suit.)

A quoi bon ?

MARTHE.

Ah ! vous pouvez bien me laisser vous dire adieu !

JACQUES.

Eh bien... soit... demain...

MARTHE.

Non, ce soir... *au jardin... Viendrez-vous?*

JACQUES.

Mais...

MARTHE.

Je vous en supplie... *Vous verrez après comme je serai obéissante*<sup>1</sup> !

JACQUES.

Vous le promettez ?

MARTHE.

Je le promets.

JACQUES.

Alors...

MARTHE.

A ce soir ?

JACQUES. *Il a continué à arranger le châle autour des épaules de Marthe.*A ce soir donc, *ma pauvre enfant.*

*Marthe laisse tomber sa tête renversée sur l'épaule de Jacques. Un silence.  
Jacques, comme attiré par ses yeux, la baise sur la bouche.*

MARTHE.

*Enfin*<sup>2</sup> !

1. ... Et je partirai.

2. Merci !

Elle prend la main de Jacques et la couvre de baisers.

JACQUES, se dégageant brusquement.

Vous êtes folle et vous me rendez fou!... On m'attend. Vous savez bien qu'on m'attend... (Il se retourne et voit Simone par terre.) Ah! mon Dieu! mon Dieu! (Il la porte sur un canapé.) Simone, ma chérie... mais c'est affreux ce qui arrive là! mais je suis un misérable! (Le docteur entre suivi d'un domestique portant une lampe.) Venez vite, docteur, venez vite!... (Penché sur Simone.) Simone, ma chérie! ma petite fille. Je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, je n'aime que toi! Je te jure que je t'adore! que je t'adore!...

LE DOCTEUR, examinant Simone.

*Trop tard.*

Madame Aubert apparaît au fond.

1. (A Marthe, qui s'approche.) Pas vous! non, pas vous!

Rideau.



PQ  
2337  
L3M3

Lemaître, Jules  
Mariage blanc

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

